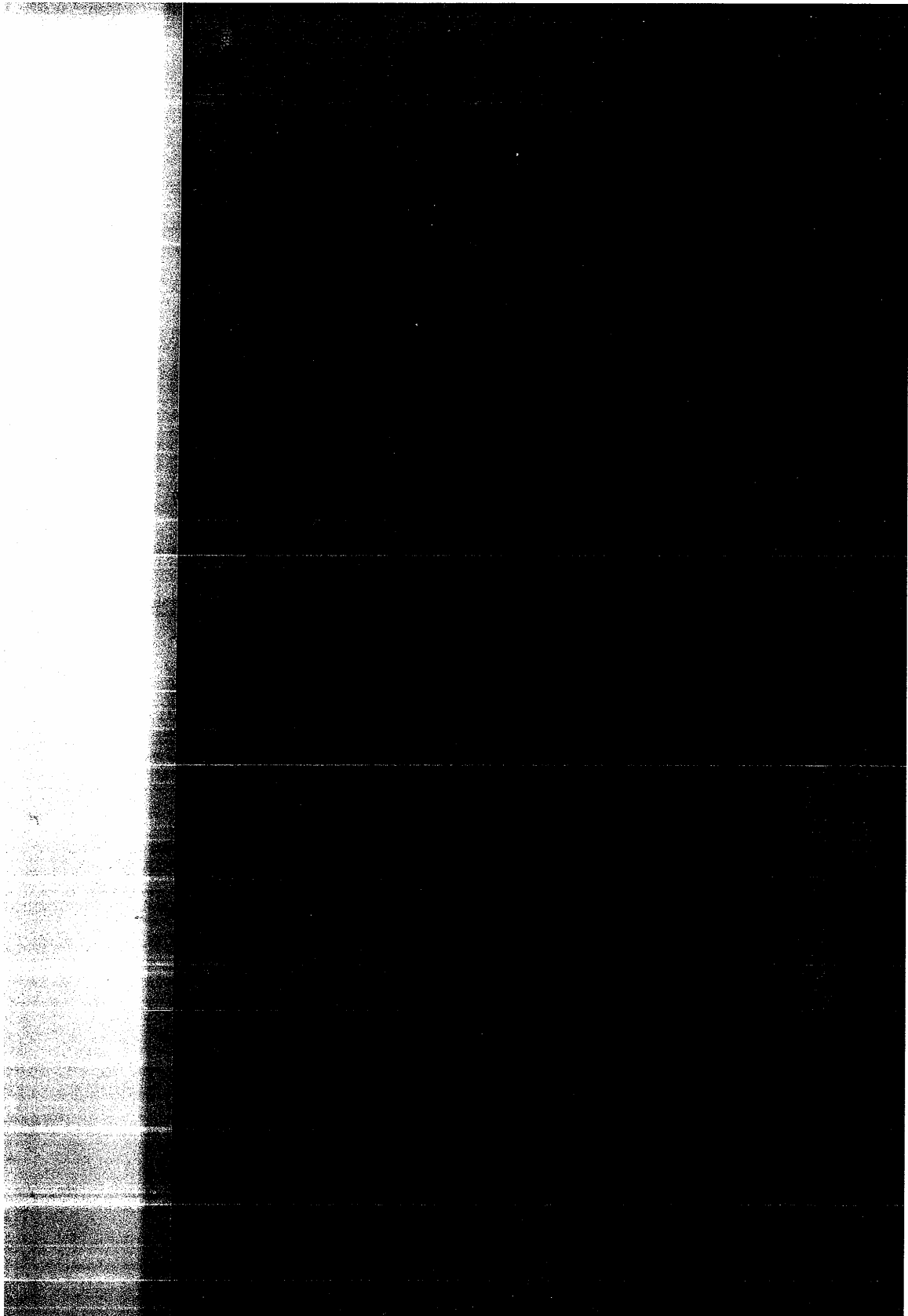


# **La Suisse** **Portrait urbain**

## **Introduction**

**Roger Diener**  
**Jacques Herzog**  
**Marcel Math**  
**Pierre de Mauvin**  
**Christian Schmid**

**Éditions de l'Éclat**



**Réseaux – frontières – différences : vers une théorie de l'urbain.** Le processus d'urbanisation a subi ces dernières années des changements fondamentaux. Pendant plus d'un siècle, l'urbanisation s'est caractérisée par sa forme concentrique. Les banlieues ou « suburbs » formaient une ceinture autour d'un noyau urbain. C'est ainsi que se structuraient les grandes agglomérations du XX<sup>e</sup> siècle. Dès la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le développement urbain est cependant en rupture avec sa forme traditionnelle, rupture qui se manifeste aujourd'hui dans les endroits les plus divers : le processus d'urbanisation est dévié, les contours des villes commencent à se dissoudre, la centralité devient polymorphe et des configurations urbaines excentrées se dessinent. Des régions urbaines se forment par étalement et se caractérisent par l'éclatement de leurs centres. Leur structure est essentiellement hétérogène et inclut aussi bien les anciens noyaux que les zones jusque là périphériques.

Ce processus voit surgir continuellement de nouvelles configurations. Des territoires à faible peuplement, autrefois ruraux, sont assimilés par diverses formes de périurbanisation. L'ancienne périphérie urbaine a donné naissance à de nouvelles formes de centralité auxquelles les chercheurs ne cessent d'attribuer de nouvelles notions : « Edge City » (GARREAU 1991), « Technoburb » (FISHMAN 1991) ou encore « Zwischenstadt » (STEVES 1997). Ces termes et les concepts qu'ils sous-tendent ne représentent pour la plupart qu'une généralisation de cas particuliers. En proposant son terme « Exopolis », Edward Soja apporte une description générale de la nouvelle forme d'urbanisation. Ce terme englobe toute ville imaginaire sise au-delà des anciens noyaux urbains, qui se retourne en même temps vers l'intérieur et vers l'extérieur, dont le centre de gravitation est aussi vide que celui d'un « doughnut », entièrement située en dehors du centre et cependant toujours au centre de tout. La centralité est virtuellement omniprésente et l'aspect familier de l'urbain s'est évaporé (SOJA 1992: 94ff.). Rem Koolhaas a également tenté de définir la nouvelle forme de l'urbain sous le terme de

« generic city » : une ville sans trait particulier, qui aurait éliminé sans état d'âme toute authenticité, renonçant à tout ce qui n'est pas fonctionnel et qui aurait échappé à l'étranglement du centre, corset de l'identité (KOOLHAAS 1995).

De telles généralisations empêchent cependant de percevoir qu'il existe aussi des tendances contraires : parallèlement à la nouvelle configuration de la centralité dans la périphérie urbaine, ces dernières années ont vu resurgir la « Redécouverte de la ville ». Nombreux en sont les exemples de restructuration, de renouvellement et de remises en valeur des centres villes. Les entreprises internationales et les couches aisées de la population se sont accaparées les zones contiguës des centres et en ont fait des espaces privilégiés de la production, de l'habitation et de la consommation alors que les groupes sociaux moins favorisés se voient repoussés aux périphéries dans des zones mal viabilisées (cf. SMITH 1996).

On voit ainsi apparaître un jeu complexe d'échanges entre la périphérisation et la centralisation. Les termes couramment utilisés tels que « désurbanisa-

rbain. Le pro-  
gements  
caractérisée par  
t une ceinture  
grandes ag-  
opement urbain  
qui se manifeste  
rbanisation est  
entralité devient  
sinent. Des  
par l'éclatement  
e et inclut aussi

it particulier, qui aurait  
thenticité, renonçant à  
et qui aurait échappé à  
le l'identité (KOOLHAAS

empêchent cependant  
tendances contraires:  
guration de la centra-  
s dernières années ont  
ville». Nombreux en  
tion, de renouvellement  
centres villes. Les en-  
ches aisées de la po-  
zones contiguës des  
privilegiés de la pro-  
sommaton alors que  
sse voient repoussés  
viabilisées (cf. SMITH

un jeu complexe  
et la centralisation.  
s que « désurbanisa-

tion» et «réurbanisation» ne retransmettent qu'une impression diffuse de cette mutation. L'urbanisation se caractérise dès lors par une centralité généralisée, toujours d'actualité et pourtant éphémère. La ville ne se conçoit plus comme une unité; des réalités urbaines aux frontières imprécises s'amoncellent. Les modèles de ville qui prévalaient jusqu'alors deviennent obsolètes.

Jusqu'ici, les processus complexes soutenant la restructuration des régions urbaines n'ont pas été définis de manière satisfaisante. Les débats scientifiques actuels ne prennent en compte qu'une évaluation partielle, analysent les aspects et les processus de manière individuelle ou généralisent des cas particuliers. Pour pouvoir comprendre les tenants et les aboutissants du processus actuel d'urbanisation, il est nécessaire de développer une nouvelle terminologie et une nouvelle approche théorique. Les concepts de ville et d'urbanisation doivent être définis comme des phénomènes généraux en interaction s'inscrivant dans une théorie plus large.

Une des rares théories à envisager ces concepts sous ce point de vue est celle développée par le philosophe français Henri Lefebvre. Il y a déjà plus de 30 ans, Henri Lefebvre proposait une théorie révolutionnaire de la ville et de l'espace, théorie qui restera longtemps méconnue et dont les effets ne prennent pleinement tout leur sens qu'aujourd'hui. (LEFEBVRE 1968, 1970, 1974). Cette théorie envisage la «ville» et l'«espace» comme des catégories systématiquement mises en valeur dans une dimension sociale. Ce qui permet ainsi de rendre compte des processus spatiaux et des phénomènes engendrés à tous les niveaux, du privé au plus global. Pendant ces dernières années, cette théorie a vécu une incroyable renaissance. Elle a été reprise dans divers domaines, en sociologie comme en architecture, sans pour autant avoir encore été utilisée et développée de manière empirique.

La théorie de Lefebvre expose les fondements conceptuels du portrait urbain de la Suisse. La présentation qui suit retrace quelques uns de ses arguments et

concepts centraux (cf. SCHMID 2005) et développe un nouveau concept théorique pour une analyse pratique essentiellement basée sur trois notions: les réseaux, les frontières et les différences.

#### La thèse de l'urbanisation complète

Lefebvre axe sa théorie sur la thèse de l'urbanisation complète de la société. Sa théorie stipule que, à de rares exceptions, la planète entière a été saisie par un processus d'urbanisation de grande envergure. La réalité actuelle ne se décrit plus en terme de ville et de campagne mais doit être analysée en terme de société urbaine.

Lefebvre ne conçoit le processus d'urbanisation qu'en relation étroite avec celui de l'industrialisation. La révolution industrielle a déclenché une longue et persistante migration de la campagne vers les villes et l'extension massive d'espaces urbains.

L'industrialisation et l'urbanisation forment une unité extrêmement complexe et conflictuelle: l'industrialisation offre les conditions et les moyens de l'urbanisation et l'urbanisation est également la conséquence de l'industrialisation ainsi que de la production industrielle mondiale.

A partir de là, Lefebvre comprend l'urbanisation comme une déformation et une colonisation des espaces ruraux par un tissu urbain et en même temps comme une transformation fondamentale et une destruction partielle des ville historiques.

D'une part, l'urbanisation est un processus qui dissout la société rurale et la prive des éléments mêmes qui l'ont déterminée: commerces, artisanat, petits centres locaux. Le village, communauté typique traditionnelle, représentatif de l'existence paysanne, perd de sa particularité. Un tissu urbain recouvre lentement la campagne. Cette notion ne concerne pas uniquement les terrains urbanisés mais s'applique au phénomène dans son ensemble, celui de la dominance de la ville sur la campagne; la résidence secondaire, l'autoroute ou un supermarché font aussi partie du tissu urbain. Cet



enchevêtrement forme la base matérielle pour tout un système urbain qui s'étend des médias à la mode en passant par l'organisation des loisirs et provoque ainsi une transformation fondamentale du quotidien, ce qui entraîne des implications importantes sur le long terme. Le tissu urbain est tressé de manière plus ou moins serrée mais laisse tout de même paraître au travers de ses mailles quelques îlots plus ou moins importants de « ruralité » : des hameaux, des villages voire même des régions entières en suspens ou en état de délabrement, préservés de la « nature ».

Ce processus d'urbanisation, qui s'étend au monde entier, ne modifie pas seulement les formes traditionnelles de la société rurale mais provoque également une transformation fondamentale des villes. Si l'on considère la perspective inverse, le phénomène d'urbanisation se manifeste par un étalement important des agglomérations urbaines et par un élargissement des réseaux urbains. La grande ville explose et disperse d'innombrables fragments urbains autour d'elle. Des petites et moyennes villes tombent sous la coupe de la grande ville et en deviennent pratiquement des colonies.

Pour décrire ce double processus d'urbanisation, Lefebvre utilise une notion empruntée à la physique, l'implosion-explosion, pour traduire l'aspect d'une « [...] énorme concentration (de gens, d'activités, de richesse, de choses et d'objets, d'instruments, de moyens et de pensées) dans la réalité urbaine et l'immense éclatement, la projection de fragments multiples et disjointes (périphéries, banlieues, résidences secondaires, cités satellites, etc.) » (LEFEBVRE 1970: 24).

#### La ville dans la société urbaine

La théorie de Lefebvre rompt définitivement avec la perception traditionnelle occidentale de la ville. La ville n'est plus définie en tant qu'objet et ne se perçoit plus comme une unité limitée. Elle s'inscrit bien plus dans le mouvement de l'histoire et s'explique par le processus d'urbanisation. Lefebvre porte ainsi son intérêt sur

l'analyse d'un processus de transformation et des possibilités latentes qui en découlent: l'émergence d'une société urbaine.

Le processus d'urbanisation ne se fait cependant pas de manière uniforme. Cela ne signifie pourtant pas que la ville disparaisse en tant que forme urbaine et réalité sociale. Alors comment peut-on définir les nouvelles formes urbaines? Quels sont les processus qui les sous-tendent? Que signifie « la ville » dans la société urbaine?

Pour définir la particularité de la ville dans un monde urbanisé, il faut repenser l'orientation même de l'analyse: la ville doit être insérée dans un contexte social et son contenu doit être à nouveau redéfini. La théorie de Lefebvre repose sur trois aspects principaux: la médiation, la centralité et la différence.

**La médiation.** Dans une première approche, Lefebvre identifie l'urbain sur un niveau spécifique ou ordre de la réalité sociale. Il se situe sur un niveau intermédiaire, entre le niveau privé, l'ordre proche, le quotidien et l'habitat d'une part, et le niveau global, l'ordre lointain, le marché mondial, l'Etat, le savoir, les institutions et les idéologies d'autre part. Cette position intermédiaire est déterminante: l'urbain sert de relais, de médiation et de lieu de transmission entre le niveau global et le niveau privé.

Dans la société urbanisée, l'urbain est cependant menacé d'être écrasé entre le global et le privé. D'une part, une rationalité universelle, déterminée par la technique et issue de l'industrialisation, peut amener les caractères particuliers du lieu et de la situation à disparaître. D'autre part l'espace est morcelé et soumis à une logique relevant du domaine privé et individuel. Une urbanisation complète signifierait ainsi la fin irrémédiable de cette médiation.

Ce n'est que dans l'hypothèse extrême de la disparition de l'urbain que la signification même de l'urbain deviendrait évidente: la ville doit être comprise comme une source sociale. Elle représente un facteur

essenti  
eux les  
tive. C'e  
de rége  
et de la  
de l'urb

La cent  
donne u  
centre e

l  
rapprocl  
tre. La vi  
choses n  
tion et c  
contrain  
aussi la p  
« L'urbai  
marchen  
monceau  
reconnait  
situation  
vues. » (LE

Pe  
contient  
urbain le  
chaque po  
lequel tou  
la négatic  
l'annulati  
pace urbai  
figuré de n

Po  
ciation et le  
espace. Ell  
point de cc  
aucune sor  
autour de l  
dont elle es  
afflue vers

formation et des post-  
l'émergence d'une

ne se fait cependant  
gnifie pourtant pas  
orme urbaine et réa-  
définir les nouvelles  
processus qui les  
lle » dans la société

é de la ville dans un  
rientation même de  
e dans un contexte  
nouveau redéfini. La  
aspects principaux:  
érence.

approche, Lefebvre  
écifique ou ordre de  
iveau intermédiaire,  
che, le quotidien et  
obal, l'ordre lointain,  
les institutions et les  
ion intermédiaire est  
is, de médiation et de  
au global et le niveau

l'urbain est cepen-  
le global et le privé.  
selle, déterminée par  
lisation, peut amener  
et de la situation à dis-  
t morcelé et soumis à  
e privé et individuel.  
rait ainsi la fin irrémé-

othèse extrême de la  
gnification même de  
ille doit être comprise  
représente un facteur

essentiel à l'organisation de la société, elle relie entre  
eux les éléments les plus divers et devient ainsi produc-  
tive. C'est ce qui donne à la ville cette étonnante capacité  
de régénération. C'est dans l'histoire de la dissolution  
et de la reconstruction que réside la qualité particulière  
de l'urbain.

**La centralité.** Pour faire suite à ses réflexions, Lefebvre  
donne une nouvelle définition de la ville: la ville est un  
centre et se définit par sa centralité.

Pour lui, le terme de « ville » signifie échange,  
rapprochement, convergence, rassemblement, rencon-  
tre. La ville crée une situation où la distance entre les  
choses n'existe plus. Lieu de rencontre, de communica-  
tion et d'information, elle est aussi un lieu où les  
contraintes et les normalités évoluent, un lieu qui laisse  
aussi la place aux moments de jeux et aux imprévus:  
« L'urbain se définit comme le lieu où les gens se  
marchent sur les pieds, se trouvent devant et dans des  
monceaux d'objets, entrecroisent jusqu'à ne plus s'y  
reconnaître les fils de leurs activités, embrouillent leurs  
situations de façon à engendrer des situations impré-  
vues. » (LEFEBVRE 1970: 57).

Pour Lefebvre cette définition de l'espace urbain  
contient un vecteur virtuel à valeur zéro: dans l'espace  
urbain le vecteur espace-temps tend vers la valeur zéro,  
chaque point peut devenir un axe, un lieu privilégié vers  
lequel tout converge. La ville est l'annulation virtuelle,  
la négation de l'éloignement spatio-temporel: « [...] l'annulation de la distance hante les occupants de l'espace urbain. C'est leur rêve, leur imaginaire symbolisé, figuré de multiples manières [...] » (id.).

Pour Lefebvre, la centralité se définit par l'asso-  
ciation et la rencontre de tout ce qui existe dans un même  
espace. Elle correspond ainsi à une forme logique: au  
point de contact, au lieu de rencontre. Cette forme n'a  
aucune sorte de contenu spécifique. Sa logique s'articule  
autour de la notion de simultanéité qu'elle comporte et  
dont elle est le résultat. La simultanéité de tout ce qui  
afflue vers un point ou qui gravite autour de ce point.

Cette forme de centralité est aussi bien un acte de pensée  
qu'un acte social. Sur le plan de la pensée, elle est la  
simultanéité des événements, des perceptions, des  
éléments d'un tout dans la « réalité ». Sur le plan social,  
elle représente la rencontre, l'association de biens et de  
produits, de richesses et de capacités. La centralité est  
également perçue sur ce plan comme un ensemble de  
différences.

**Les différences.** C'est une troisième approche de l'ur-  
bain que nous propose Lefebvre: la ville est un lieu de  
différences. Un espace de différenciation où les différen-  
ces se dévoilent au grand jour. En lieu et place d'éloigne-  
ment et de distance espace-temps, apparaissent les con-  
traires, les contrastes, les superpositions et la confron-  
tation de réalités diverses. La ville se définit alors comme  
un lieu où les différences se connaissent, se reconnais-  
sent, s'éprouvent, se confirment ou disparaissent.

Dans ce contexte les différences se distinguent  
clairement des particularités: les différences sont des  
éléments de référence actifs alors que les particularités  
restent des éléments isolés les uns des autres. Les parti-  
cularités viennent de la nature, de la situation, des res-  
sources naturelles. Elles sont liées aux conditions locales  
et se rapportent par conséquent à la société rurale. Elles  
sont isolées extérieurement et peuvent facilement ouvrir  
les hostilités à d'autres particularités. Au cours de l'his-  
toire, ces différences sont pourtant entrées en contact. De  
leur confrontation en est ressortie une compréhension  
mutuelle et l'émergence des différences. Le moment de  
la confrontation est toujours conflictuel. Le conflit trans-  
forme ces moments, les qualités qui survivent se confir-  
ment et ne se séparent plus. Elles ne peuvent se présenter  
et se représenter qu'en relation de réciprocité. C'est ainsi  
que naît le concept de la différence. Le concept d'un  
contenu ne vient pas uniquement par la pensée logique  
mais également par le biais de l'histoire ou des petits  
dramas quotidiens. De cette façon et dans ces conditions,  
les particularités deviennent des différences et donnent  
ainsi naissance à la notion de différence.

**Le droit à la ville.** Lefebvre définit donc la ville sur trois niveaux: tout d'abord sur un niveau spécifique de réalité sociale, soit le niveau de la médiation. Ensuite en tant que forme sociale, soit sur le niveau de la centralité. Et pour finir, la ville est considérée comme un lieu spécifique, celui de la différence. Toutes ces définitions sont formelles, le contenu reste en théorie indéterminé et ne peut se constater que de manière empirique. Il est le fruit de chacun des rapports sociaux et le résultat des conflits relatifs à la ville. Chaque fois que les conditions historiques sont modifiées, l'aspect social du contenu de l'urbain est redéfini.

En quoi consiste la spécificité de l'urbain dans la société globalisée actuelle? Pour Lefebvre, les techniques de traitement de l'information et des données existantes dans notre société permettent à la centralité de gagner en qualité: les connaissances et les informations du monde entier peuvent converger vers un seul point et y être traitées. Les possibilités de rencontres et d'associations se voient ainsi multipliées, la simultanéité en est intensifiée et consolidée. Les centres urbains ont de plus en plus le devoir de faire avancer l'intellectualisation du processus de production globale. Ces développements permettent l'émergence d'une nouvelle centralité basée sur l'information. Cette nouvelle centralité repousse les éléments périphériques et intensifie les richesses, les moyens d'action, les connaissances, l'information et la culture. Elle apporte finalement un élément capital, une concentration de pouvoir: la capacité de décision.

Lefebvre perçoit la nouvelle définition de l'urbain dans le fait qu'il y ait un centre de décision. Les villes actuelles sont, à l'échelle internationale, des centres de la conception et de l'information, de l'organisation et de la recherche de décisions institutionnelles. Elles sont des centres de décision et de pouvoir qui réunissent sur un territoire limité les éléments constitutifs de l'ensemble de la société.

La transformation des villes en centres de décision et d'information est cependant très controversée. La centralité devient une question politique, les villes

deviennent un terrain de litige. Lefebvre anticipe et revendique ainsi un «Droit à la ville»: le droit à ne pas être confiné dans un espace restreint, conçu dans le seul but de discriminer. Lefebvre donne à ce droit la même place qu'aux autres droits qui définissent la civilisation urbaine: le droit au travail, à la formation, à la santé, à l'habitation, aux loisirs ou à la vie. Le droit à la ville ne se réfère pas aux villes traditionnelles mais à la vie urbaine, à une centralité renouvelée, à des lieux de rencontre et d'échange, à des rythmes de vie et à une utilisation du temps qui permette une pleine et totale utilisation de ces lieux. Ce droit ne peut être uniquement perçu comme un simple droit de visite ou de retour à la ville traditionnelle. Il s'agit uniquement du droit à une vie urbaine transformée et renouvelée.

Le grand projet théorique et pratique que Lefebvre envisage est celui de sonder la possibilité d'un passage menant à un monde urbain, où l'unité ne s'oppose plus à la différence, où l'homogène n'est plus en conflit avec l'hétérogène et où rassemblement, rencontre, association – non sans conflit – se substituent au combat issu des séparations et de l'opposition totale des différents éléments urbains. Un espace urbain comme base sociale d'une vie quotidienne métamorphosée, ouverte aux possibilités les plus diverses.

#### **Espaces perçu, conçu et vécu**

La question se pose de savoir maintenant comment un tel espace urbain peut être établi; autrement dit, considérant les conditions actuelles, comment il est possible de produire la «ville». Cette question mène de nouveau à une modification de la perspective d'analyse. Elle requiert un terme et une théorie plus généraux pour permettre de relier entre eux des aspects différents: la notion d'espace et la théorie de la production de l'espace mises en relief par Lefebvre dans «La production de l'espace» (1974).

Lefebvre le reconnaît lui-même, l'idée de produire un espace peut paraître étonnante. C'est pourtant

co  
in  
pa  
et  
pr

Le  
trc  
di:  
ler  
soi  
do  
«p  
«e:  
«p  
d'a  
ph  
ets

Les  
L'«  
ap  
rap  
qui  
éle  
On  
for  
dan  
qui  
le p  
et d  
un z  
roui

cept  
un e  
des c  
pace  
neni

e. Lefebvre anticipe et  
ville»: le droit à ne pas  
eint, conçu dans le seul  
ne à ce droit la même  
finissent la civilisation  
ormation, à la santé, à  
ie. Le droit à la ville ne  
nelles mais à la vie ur-  
; à des lieux de rencon-  
vie et à une utilisation  
re et totale utilisation  
e uniquement perçu  
ou de retour à la ville  
ent du droit à une vie  
se.  
: et pratique que Lefe-  
a possibilité d'un pas-  
où l'unité ne s'oppose  
e n'est plus en conflit  
ment, rencontre, as-  
ibstituent au combat  
tion totale des diffé-  
: urbain comme base  
morphosée, ouverte

tenant comment un  
utrement dit, consi-  
ment il est possible  
on mène de nouveau  
tive d'analyse. Elle  
plus généraux pour  
pects différents: la  
duction de l'espace  
« La production de

ème, l'idée de pro-  
unte. C'est pourtant

consciemment et de manière provocatrice que Lefebvre impose cette notion en opposition à l'idée toujours répandue que l'espace précède les objets qui le possèdent et le remplissent. Lefebvre présente l'espace comme un produit social, fabriqué par le social.

La tendance dominante dans la théorie de Lefebvre est de considérer la production de l'espace sous trois dimensions ou processus reliés entre eux par la dialectique. Ces dimensions, que Lefebvre nomme également formants ou moments de production de l'espace, sont doublement déterminées et par conséquent doublement nommées. Il s'agit d'une part de la triade « pratique spatiale », « représentation de l'espace » et « espaces de représentation », et d'autre part des espaces « perçu », « conçu » et « vécu ». Ces notions permettent d'aborder l'espace sous deux aspects: d'une part l'aspect phénoménologique et d'autre part l'aspect linguistique et sémiotique.

#### Les trois dimensions de la production de l'espace

L'« espace » a tout d'abord un aspect perceptible que l'on appréhende avec les cinq sens. Cet « espace perçu » se rapporte directement à l'aspect matériel des éléments, qui constituent un espace. La « pratique spatiale » lie ces éléments dans un ordre spatial, un ordre du simultané. On peut donc imaginer concrètement l'émergence d'une formation de réseaux dans l'espace perçu, que ce soit dans la vie quotidienne (par exemple le lien au quotidien qui existe entre l'habitation et le lieu de travail) ou dans le processus de production (réseaux de production et d'échange). Ces réseaux reposent pour leur part sur un aspect purement matériel: les routes et les réseaux routiers, les habitations et les lieux de production.

Percevoir un espace, c'est d'abord penser sa conception. Rassembler les différents éléments pour former un ensemble ou un espace, c'est d'abord penser les modes de conception. C'est ainsi que l'on constitue un « espace conçu ». La construction ou la conception de l'espace repose sur des conventions sociales qui déterminent les éléments qui doivent être mis en relation et

ceux qui doivent être exclus du processus. Ce sont des conventions qui si elles sont apprises n'en sont pas moins modifiables mais restent somme toute souvent controversées et largement discutées, notamment dans les discours politiques. Il s'agit d'un processus de production social, lié à la production du savoir et en relation avec les structures du pouvoir. Un espace conçu est par conséquent une représentation qui symbolise et définit un espace et lui donne ainsi sa valeur. Les « représentations de l'espace » s'établissent au niveau du discours, de la langue en tant que telle. Au sens étroit, ces représentations se composent de formes verbalisées telles que des descriptions, des définitions et en particulier des théories scientifiques de l'espace mais également de cartes, de plans, d'informations à travers des images et des signes. Dans un sens plus large, ces représentations de l'espace comportent également des règles sociales et une éthique.

Lefebvre développe une troisième dimension de la production de l'espace qu'il nomme « espaces de représentation ». Il s'agit en l'occurrence d'espaces qui désignent quelque chose. Les espaces de représentation ne se réfèrent pas à l'espace même mais à des symboles, à des images: un pouvoir divin, la logique, l'Etat, le principe du masculin et du féminin. Cette dimension de la production de l'espace se rapporte au processus de codification qui s'inscrit dans une symbolique matérielle. La production de codification attribue aux espaces un contenu symbolique qui font de ces espaces des espaces de représentation. Les symboles de l'espace peuvent être inspirés par la nature, les arbres ou autres éléments naturels, ou également apparaître comme de purs artefacts, constructions et monuments, ou encore allier les deux aspects à la fois et obtenir ce qu'on appelle des paysages culturels. Cet aspect de l'espace vécu au quotidien, Lefebvre le nomme « espace vécu ». L'analyse théorique ne rendra jamais complètement compte de ce qui est vécu, de l'expérience pratique. Ce qui ne se traduit pas par la parole et dépasse la théorie analytique trouve son mode d'expression uniquement dans l'art.

La théorie de la production de l'espace s'articule donc sur trois dimensions de processus de production: la production matérielle, la production de savoir et la production de significations. Ceci montre clairement que la théorie de Lefebvre n'a pas pour objet « l'espace en soi » ni la disposition matérielle de ses objets ou celle d'éléments factuels dans l'espace, mais l'élaboration pratique, mentale et symbolique des relations entre ces différents objets. L'espace est participant de l'action, il doit être compris comme un tissu de relations à multiples facettes, constamment produit et reproduit. L'analyse a donc pour objet les processus actifs de production qui se déroulent dans le temps.

Ces trois dimensions de la production de l'espace forment une dialectique contradictoire. Nous sommes en présence d'une triple détermination: l'espace se produit comme résultat de l'interaction de ces trois pôles.

**La production de la ville.** Peut-on concevoir la ville comme un espace? Lefebvre définit la ville de trois façons: le niveau intermédiaire de la réalité sociale, le lieu de transmission entre le global et le privé. La forme de l'urbain est la centralité: la ville est le lieu des rendez-vous, des rencontres et de l'interaction. Le milieu urbain est caractérisé par ses différences. Finalement, c'est un lieu où les différences s'affrontent pour ensuite mieux s'enrichir dans de nouvelles productions.

Parallèlement, l'espace urbain est caractérisé par un processus de production tridimensionnel: la ville est un produit qui émerge de l'interaction contradictoire entre la pratique spatiale, la représentation de l'espace et les espaces de représentation, soit entre les espaces perçus, conçus et vécus.

L'espace urbain est tout d'abord un espace matériel perçu. Il permet en tant que tel une interaction et des possibilités de rencontres plus larges grâce à ses réseaux et à ses flux d'information. La ville s'inscrit ainsi dans une pratique spatiale spécifique qui englobe tout aussi bien les éléments sensoriels que les éléments abstraits: une pratique de l'enchevêtrement qui débouche

sur la possibilité de rencontres et permet ainsi l'émergence de quelque chose de nouveau. On peut constater cet aspect pratique de la centralité dans les domaines les plus divers, que ce soit au niveau de la superposition et de l'enchevêtrement des réseaux de production et des canaux de communication, au niveau des réseaux sociaux de la vie quotidienne ou au niveau des lieux de rencontres et d'échanges. Domaines ouverts à l'imprévisible et à l'innovation.

De plus, la ville est également un espace conçu ou une représentation de l'espace. La définition de la ville est étroitement liée à la définition sociale de l'urbain et par là même à l'image de la ville, du projet, de la carte mais également du plan. Image qui tente de définir et de fixer les contours de l'urbain. Dans un contexte d'urbanisation mondiale, l'urbain en tant que représentation de l'espace reste encore indéterminé. La ville ne constituant plus d'unité sociale distincte, ni de mode de production ou mode de vie indépendant, nombreuses sont les possibilités de la définir et de la délimiter. C'est une des raisons pour laquelle il existe aujourd'hui autant de définitions possibles de la ville. Chaque domaine que ce soit celui de la science, de l'aménagement, des médias ou de la politique perçoit la ville sous une perspective différente. Toutes ces définitions sont autant de représentations spécifiques de l'espace. Elles délimitent de manière restrictive le contenu de l'urbain et comportent des stratégies appropriées visant à inclure ou à exclure certains éléments. Les définitions sont appliquées suivant les divers stratégies et intérêts.

Pour finir, la ville est toujours un espace vécu, un lieu consacré aux habitants, qui l'utilisent et se l'approprient dans leurs pratiques quotidiennes. L'urbain est le lieu par excellence de la différence. La particularité de l'espace urbain, qui lui confère aussi toute sa qualité, réside dans la présence simultanée de mondes et de valeurs totalement différents, dans l'hétérogénéité des groupes ethniques, culturels et sociaux ainsi que dans la variété des activités, des fonctions et des connaissances. L'espace urbain crée la possibilité de réunir tous

et permet ainsi l'émergence. On peut constater la complémentarité dans les domaines de la superposition aux de production et au niveau des réseaux au niveau des lieux de nés ouverts à l'impré-

nent un espace conçu ce. La définition de la nition sociale de l'ur- a ville, du projet, de la ge qui tente de définir in. Dans un contexte en tant que représen- déterminé. La ville ne stincte, ni de mode de endant, nombreuses : de la délimiter. C'est existe aujourd'hui la ville. Chaque do- a, de l'aménagement, soit la ville sous une es définitions sont ues de l'espace. Elles : contenu de l'urbain : propriétés visant à in-. Les définitions sont gies et intérêts. ours un espace vécu, l'utilisent et se l'ap- tidienness. L'urbain nce. La particularité ssi toute sa qualité, le de mondes et de l'hétérogénéité des ains ainsi que dans s et des connaissan- lité de réunir tous

ces éléments composites et de les rendre productifs. Cependant, le risque de voir ces différents éléments s'isoler les uns des autres et se séparer est toujours présent. C'est pourquoi le vécu de ces différences dans le concret du quotidien reste un élément déterminant.

#### **L'espace urbain : les réseaux, les frontières et les différences**

La théorie de Lefebvre en général sur la production de l'espace peut être appliquée empiriquement de diverses façons. Elle ne propose aucune méthode précise mais offre bien plus un contexte conceptuel propice à l'analyse empirique. Elle peut être appliquée et devenir opérationnelle suivant les questions qui se posent et les buts à atteindre. Cette théorie ne doit pas être utilisée de manière schématique mais au contraire saisie, plongée dans la réalité et appliquée de manière créative.

Notre analyse consiste en premier lieu à trouver des notions simples et novatrices nous permettant de mener à bien nos recherches et de nous donner la possibilité de dégager les traits caractéristiques de l'urbain. Pour ce faire, il était nécessaire de s'approprier et de transcrire la théorie complexe de Lefebvre. Nous nous sommes donc concentré sur trois notions clés : les réseaux, les frontières et les différences.

**Réseaux.** L'espace urbain est un espace d'interaction matérielle, d'échanges, de rendez-vous et de rencontres. Il est traversé par toutes sortes de réseaux qui le lient à l'intérieur et le relie à l'extérieur et dont l'étendue varie du local au global, suivant la fonction. Il se traduit par l'existence des réseaux du commerce, de la production, du capital, du quotidien, de la communication et de la migration.

L'espace urbain se définit ainsi par les réseaux qui le sous-tendent et le déterminent. Chaque territoire urbain est marqué par un ensemble de réseaux qui lui est propre, construit au fur et à mesure de son développement historique. Ces réseaux interactifs caractérisent

la partie matérielle de l'espace urbain. Ils se rapportent à la pratique spatiale et de ce fait renvoient à l'aspect perçu de l'espace.

Les réseaux se traduisent par l'existence d'une infrastructure matérielle, soit des routes, des aéroports ou des câbles en fibre de verre. Ils déterminent la qualité de l'espace urbain ainsi que son orientation. La particularité de l'urbanisme réside dans le fait que l'infrastructure matérielle est en constante consolidation, ce qui permet un étalement toujours plus dense du réseau à l'échelle mondiale. L'urbanisation est en quelque sorte le pendant de la globalisation, sa base matérielle. La thèse de l'urbanisation complète implique aussi une interaction toujours plus étendue et plus dense des réseaux.

L'existence d'un formidable réseau formé par les satellites et les téléphones portables permettant de couvrir les quatre coins de la planète n'est plus à démontrer. Le monde entier semble réduit à un village. Mais en y regardant de plus près, on constate que les territoires urbains ne sont pas tous accessibles de la même manière et que les réseaux dans lesquels ils sont impliqués peuvent différer du tout au tout. On peut donc dire que la distribution des réseaux sur l'ensemble de l'espace n'est pas homogène. Il comporte des lacunes mais également des noeuds ou encore des zones d'interactions intenses. Le centre et la périphérie ne sont plus déterminés par le seul critère géographique et leur position dans l'espace mais par la relation qu'ils entretiennent au sein du réseau global.

Les réseaux qui parcourent et sous-tendent l'espace urbain se distinguent par la différence de leurs particularités et de leurs critères distinctifs, notamment sur le plan de leur intensité ou de leur densité, de leur extension ou de leur portée mais également au niveau de leur complexité.

Le premier critère distinctif est l'intensité des relations interactives. On peut se demander dans quelle mesure un territoire est impliqué dans un réseau, si les échanges sont intenses et si les modes de liaison sont

variés ou au contraire si le territoire urbain est plutôt orienté sur lui-même. Les territoires traditionnels ruraux se distinguent justement par une large absence de réseaux et de relations d'échange à large échelle. Ils se suffisent à eux-mêmes et vivent en grande partie de leur propre production.

Le deuxième critère distinctif qui en découle est celui de l'*extension* ou de la portée des réseaux impliqués dans le processus d'interaction social et de l'importance de leurs différences. Pour établir le caractère de l'urbain, on considère avant tout deux aspects déterminants: les imbrications régionales et la relation avec le monde. Le processus d'urbanisation a fondamentalement bouleversé la conception classique de la morphologie de la ville, de son centre et de sa périphérie. Même si les réseaux locaux, les quartiers et les communes continuent de jouer un rôle important dans le quotidien, le cadre interactif de la ville s'est élargi à un niveau régional. C'est à ce niveau que se forment des réseaux complexes et polycentrés de production, de consommation et de loisirs. La superposition plus ou moins importante de ces réseaux provoque des modèles complexes. Les nouvelles formes de ville suivent cette complexité et échappent à toute délimitation. Parallèlement les relations au niveau mondial se sont intensifiées. Les processus mondiaux s'imposent directement au niveau local. Les régions urbaines actuelles se définissent comme des noeuds de formes variées issus des réseaux internationaux et régionaux.

Pour terminer, l'*hétérogénéité* des réseaux joue un rôle déterminant. La superposition des différents réseaux peut induire des imbrications surprenantes. La complexité ainsi produite représente une ressource importante pour les processus sociaux d'innovation. C'est pourquoi une grande hétérogénéité est une caractéristique centrale des métropoles.

Chaque territoire urbain se définit ainsi par un ensemble spécifique de réseaux. D'importantes différences sont possibles. Mais ces différences créent aussi une ouverture sur de nouvelles configurations urbaines.

172 - Réseaux - Frontières - Différences

**Frontières.** L'espace matériel de l'interaction et des réseaux est discontinu, limité et structuré. Les régions urbaines sont traversées par diverses frontières, isolant les territoires des flux continus des réseaux d'interaction.

L'urbanisation est certainement un processus qui s'étend au-delà des frontières et semble peu influencé par les frontières administratives et politiques.

C'est pourquoi les frontières ne peuvent pas faire partie des particularités urbaines. Au contraire, on considère que le processus d'urbanisation a commencé lorsque les frontières entre les villes et la campagne ont disparu, que les enceintes et les murs sont tombés et que les talus et les fossés ont été comblés. Toutes ces dispositions qui autrefois protégeaient la ville, la tenaient à l'écart de son environnement et l'isolaient. Les ceintures de verdure, également symboles d'une frontière entre les villes et la campagne sont aujourd'hui, si elles existent encore, sous forme de parcs ou d'espaces non bâtis à l'intérieur des villes. Les pourtours des territoires urbains sont flous et imprécis, ce qui est une des conséquences principales de l'urbanisation complète de la société.

Encore aujourd'hui, les frontières restent un critère important de différenciation du rural et de l'urbain. On peut considérer qu'un territoire rural commence son processus d'urbanisation lorsque ses confins perdent leur statut de séparation. L'urbanisation transforme les frontières, facteurs de délimitation, d'isolement, de silence et de différences passives, en zones d'échanges, de différences actives, de mouvements traversants.

On peut dire ainsi que la signification des frontières est ambivalente. Selon Lefebvre, chaque frontière fonctionne sur le mode du « coupure-suture »: les frontières interrompent le flux continu des interactions. Elles enclavent des unités territoriales plus ou moins cohérentes usant de règles, de directives et de lois qui leur sont propres, imposant des habitudes, des traditions, des langues, des cultures et des identités. Elles sont les instruments de la structuration, du contrôle et

de l'o  
et les  
des s:  
C'est i  
tiel, co  
forma  
de not  
image

sont le  
cours  
commu  
nisati  
traces,  
pent un  
suppre  
leur cap  
de la cu  
frontièr  
type d'u  
férents  
des diffi  
question  
part la q  
frontièr  
lité déci  
les uns a  
lement.

C  
nouvelles  
et définir  
des repré  
tions, tou  
tentative  
configura  
Leur qual  
de déterm  
et en s'app  
ou alors ei  
d'isolemer



l'interaction et des ré-  
structuré. Les régions ur-  
s frontières, isolant les  
réseaux d'interaction.  
inement un processus  
et semble peu influencé  
et politiques.

rières ne peuvent pas  
aines. Au contraire, on  
unisation a commencé  
les et la campagne ont  
urs sont tombés et que  
clés. Toutes ces dispo-  
t la ville, la tenaient à  
solaient. Les ceintures  
d'une frontière entre  
aujourd'hui, si elles  
urs ou d'espaces non  
rtours des territoires  
qui est une des consé-  
ation complète de la

rontières restent un  
tion du rural et de  
d'un territoire rural  
nisation lorsque ses  
ation. L'urbanisation  
rs de délimitation,  
érences passives, en  
ives, de mouvements

gnification des fron-  
re, chaque frontière  
re-suture»: les fron-  
u des interactions.  
iales plus ou moins  
ctives et de lois qui  
bitudes, des tradi-  
des identités. Elles  
tion, du contrôle et

de l'ordre. Elles marquent cependant aussi la transition  
et les différences: une frontière est le lieu où deux mon-  
des s'affrontent, où deux ordres différents se heurtent.  
C'est à ce moment-là que la frontière acquiert un poten-  
tiel, celui de rassembler les unités dispersées. La trans-  
formation urbaine des frontières permet l'émergence  
de nouveaux ordres, de nouveaux concepts, de nouvelles  
images et de nouvelles configurations urbaines.

Ces frontières ont un passé historique. Elles  
sont le réceptacle de toutes ces forces accumulées au  
cours de l'histoire et qui s'inscrivent sur un terrain  
comme sur un palimpseste. Lors du processus d'urba-  
nisation, leur histoire est réécrite mais les anciennes  
traces, souvent enfouies, restent agissantes et dévelop-  
pent une nouvelle signification. Ce n'est donc pas la  
suppression des frontières qui renvoie à l'urbanité mais  
leur capacité à se transformer en un moment productif  
de la culture urbaine. La formation et la qualité des  
frontières sont des critères décisifs pour déterminer le  
type d'urbanité qui prédomine dans un territoire. Dif-  
férents aspects entrent en jeu: d'une part la question  
des différences entre les territoires voisins et donc la  
question du *potentiel* qui résulte de leur lien. D'autre  
part la question de la *perméabilité* ou de l'ouverture des  
frontières et de l'importance de son rôle. La perméabi-  
lité décide si les différents territoires doivent s'ouvrir  
les uns aux autres ou alors se fermer et s'isoler mutuel-  
lement.

Ceci nous amène à nous poser la question sur les  
nouvelles frontières qui ont été créées pour déterminer  
et définir des territoires urbains. Elles sont tout d'abord  
des représentations de l'espace, d'images et de proposi-  
tions, toujours motivées par un certain intérêt. Chaque  
tentative de fixer des frontières extérieures à une  
configuration urbaine relève de projets politiques.  
Leur qualité se révèle notamment dans la manière  
de déterminer les territoires: en ouvrant des potentiels  
et en s'appuyant sur les relations entre les différences  
ou alors en se basant sur la notion d'homogénéité et  
d'isolement.

**Différences.** Les différences représentent le troisième  
critère fondamental de l'urbain: la ville ne peut exister  
que là où les différences se heurtent les unes aux autres  
pour devenir ensuite productives. La « promesse ur-  
baine » (LÜSCHER, MAKROPOULOS 1984) réside dans la  
possibilité que la ville offre de pouvoir réaliser les projets  
de vie les plus divers. Les modes de vie urbains ou les  
cultures se distinguent des modes de vie campagnards  
ou ruraux par le fait qu'ils sont justement déterminés  
par leurs différences et non par leurs particularités  
communes.

L'existence de cultures diverses et de liens entre  
les actions n'est toutefois pas suffisante pour générer  
une culture urbaine. La manière dont ils interagissent  
entre eux est bien plus déterminante. Tout d'abord la  
libération de l'énergie issue du jeu des différences, à  
travers laquelle la ville se réinvente perpétuellement.  
C'est dans ce sens que la différence représente un poten-  
tiel.

Les différences reposent certes sur des données  
matérielles, sur des réseaux et des processus d'interac-  
tion, mais au quotidien, elles doivent constamment se  
renforcer ou se remettre en question. Les différences  
sont ainsi en relation avec le vécu, elles caractérisent tout  
d'abord l'espace vécu, l'espace des représentations.

Pour caractériser l'espace urbain, il est néces-  
saire de distinguer les notions telles que *hétérotopie*,  
*capacité d'interaction* et *dynamique*.

Il s'agit au préalable de constater l'existence des  
différences, de l'hétérogénéité des éléments évoluant  
dans un espace urbain. Lefebvre réserve un espace pour  
tout ce qui est identique et qu'il nomme espace isotopi-  
que. Il oppose l'isotopie à l'hétérotopie, terme qu'il  
réserve aux espaces rassemblant les différences.

Une deuxième distinction concerne les relations  
entre les éléments d'un espace urbain: elle distingue les  
éléments actifs donc productifs des éléments inertes  
donc passifs et persistant dans l'indifférence.

Alors que la circonscription, la ségrégation et la  
mise en « ghetto » des différences isolent les particula-



rités de l'espace urbain et le rendent stérile, une forme de ville développée transforme la proximité de ce qui est différent en possibilité d'agir. La mesure de la réaction et la variété des effets sont des critères déterminants pour définir le type d'urbanité prédominant.

Une troisième distinction concerne les différences dynamiques et les différences statiques: les conflits sont-ils ouvertement réglés ou sont-ils cachés. La ville laisse agir les différences en elle et en retire une dynamique propre. C'est pourquoi la notion de différences dynamiques est importante: la ville ne possède pas les différences, mais les produit et les reproduit à nouveau et continuellement.

**Une nouvelle compréhension de l'urbain.** La combinaison des trois critères, soit réseaux, frontières et différences permet de déterminer différentes formes de l'urbain. Chaque territoire urbain se distingue par une culture urbaine spécifique et unique, qui dépend de plusieurs facteurs.

En référence à la théorie de Lefebvre sur l'urbain, ceci ouvre la possibilité d'une nouvelle compréhension de l'urbain, basée sur les aspects relationnel et dynamique. Cette perspective se distingue sous plusieurs points de vue des conceptions classiques de l'urbain, qui ne permettent plus de saisir la réalité urbaine actuelle. On ne peut plus recourir à des critères se référant à la grandeur de la ville, à sa densité ou à son hétérogénéité (WIRTH 1938) pour analyser la réalité urbaine actuelle. La grandeur d'une ville n'est plus déterminée de manière explicite, notion qui d'ailleurs ne veut plus dire grand chose, puisque les petites villes peuvent aussi atteindre un taux élevé d'urbanité. La densité d'une ville donne également peu d'indications sur la qualité de la vie quotidienne. L'hétérogénéité est certes une notion nécessaire mais toutefois insuffisante pour qualifier la vie urbaine. Ce qui est bien plus déterminant est de savoir s'il existe une différence productive au cœur des éléments hétérogènes. Ce ne sont ni la grandeur, ni la densité et ni l'hétérogénéité qui donnent

à la ville sa particularité mais la qualité des éléments actifs et les processus d'interaction quotidiens.

L'urbanisation complète de la société permet au milieu urbain de se renouveler constamment. La ville se transforme virtuellement en un lieu de confrontation, de différence et de créativité; chaque point peut potentiellement devenir le centre. De nouvelles situations urbaines peuvent émerger à tout moment et en tout lieu. On comprend qu'il ne s'agit plus de déterminer la ville de manière unidimensionnelle mais bien plus d'en identifier les diverses formes et leurs modes d'expression.

## L'urbain du processus de formation

En analysant  
en Suisse  
est restée  
donc par  
Les plus  
million d

Ce  
pects fonc  
tuelier de  
dustrialis  
en Suisse.

Si  
nes urbain  
unité terri  
tion: la con  
sont en rev  
fédéralism  
territorial  
suisse: les  
dont le noi  
pour les ha  
les villes, je  
posent de c  
rement dai  
complexe l  
communal  
deuxième v

Le c  
décentralis  
beaucoup c  
l'industrial  
la campagne

qualité des éléments  
quotidiens.  
été permet au milieu  
mment. La ville se  
eu de confrontation,  
ue point peut poten-  
nouvelles situations  
moment et en tout  
plus de déterminer  
ionnelle mais bien  
rmes et leurs modes

**L'urbanisation en Suisse.** L'analyse théorique a dégagé les lignes générales du processus actuel d'urbanisation. L'urbanisation n'en reste pas moins un processus concret soumis à des conditions, à des structures et à des rapports de force spécifiques, ce qui lui confère toute sa particularité.

En analysant la forme actuelle que revêt l'urbanisation en Suisse, une constatation s'impose: la taille des villes est restée relativement petite. La Suisse se caractérise donc par une structure urbaine fortement décentralisée. Les plus grandes agglomérations dépassent à peine le million d'habitants.

Ce procédé d'urbanisation repose sur deux aspects fondamentaux interdépendants: le caractère particulier de l'autonomie des communes suisses et l'industrialisation décentralisée longtemps prédominante en Suisse.

Si l'on considère aujourd'hui l'ensemble des zones urbaines en Suisse, on s'aperçoit qu'il existe une seule unité territoriale qui structure le processus d'urbanisation: la commune. Les frontières nationales et cantonales sont en revanche nettement situées en arrière-plan. Le fédéralisme helvétique a favorisé une structure cellulaire territoriale très dense qui s'étend sur tout le territoire suisse: les quelque 3000 communes réparties en Suisse, dont le nombre d'habitants varie de quelques dizaines pour les hameaux, à plusieurs centaines de milliers pour les villes, jouissent en principe des mêmes droits et disposent de compétences extrêmement larges, particulièrement dans le domaine de l'urbanisme. La longue et complexe histoire du développement de l'autonomie communale en Suisse est analysée en détail dans le deuxième volume du portrait urbanistique.

Le deuxième aspect fondamental est la forme décentralisée que revêt l'industrialisation. Comme dans beaucoup d'autres territoires d'Europe occidentale, l'industrialisation n'a pas débuté dans les villes mais à la campagne: la main-d'œuvre ainsi que la force hydrau-

lique comme source d'énergie y étaient disponibles d'une part et, d'autre part, les autorités des cités ont longtemps empêché l'industrialisation de se développer dans l'enceinte des villes. Même à la fin de l'Ancien Régime, les villes étaient petites et réparties en maillage serré. En 1798, seule Genève avait atteint un certain volume avec ses quelque 25 000 habitants. Toutes les autres villes ne dépassaient pas les 15 000 habitants (WALTER 1994: 52).

Ces chiffres ne sont en soi ni étonnants ni exceptionnels. De telles constatations ont été faites dans plusieurs domaines et en tout temps. Ce qui est frappant en revanche, c'est la persistance de cette décentralisation à travers la révolution industrielle et la constitution de l'Etat national jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

#### **Urbanisation décentralisée**

Le développement de la population permet assez bien de se représenter l'évolution du processus d'urbanisation durant ces deux derniers siècles. Les différents aspects historiques que l'on peut relever correspondent étonnamment bien aux phases du développement industriel. La reconstruction qui suivit et l'analyse du processus d'urbanisation en Suisse succèdent à la périodisation, telle qu'elle a été développée dans le cadre de l'approche régulationniste (cf. LIPIETZ 1984, 1996 ainsi que HITZ, SCHMID, WOLFF 1995a et 1995b).

**Modèle de développement libéral.** La période de post-industrialisation a été propice à la formation de trois régions industrielles en Suisse: le nord-est avec son in-

industrie du textile, qui développera plus tard une industrie des machines, et la place financière de Zurich: le nord-ouest qui s'est développé grâce à l'industrie du textile et à l'industrie des colorants, et enfin l'Arc jurassien avec son industrie horlogère. La révolution industrielle n'a fait que peu de vagues dans cette structure urbaine décentralisée. Un processus d'urbanisation de large envergure s'est tout de même mis en place en Suisse. Les frontières de la ville se sont effacées, les murs sont tombés, les retranchements ont été nivelés et les villes se sont déployées sur les zones rurales. Les villes de Zurich, Bâle ou Winterthour sont devenues de grands centres industriels.

La croissance économique a cependant longtemps suivi le modèle décentralisé de la post-industrialisation: dans le Jura et en Suisse orientale, mais également en Valais et en Suisse centrale, des zones industrialisées aux allures de petites villes se sont formées. Dans les territoires viabilisés de la région des Alpes, les premiers centres touristiques ont fait leur apparition. Parallèlement, une grande partie du territoire rural suisse a vécu une forte migration, en particulier dans le massif alpin central et dans les territoires ruraux des cantons d'Argovie et de Lucerne qui forment une large bande dans le Plateau.

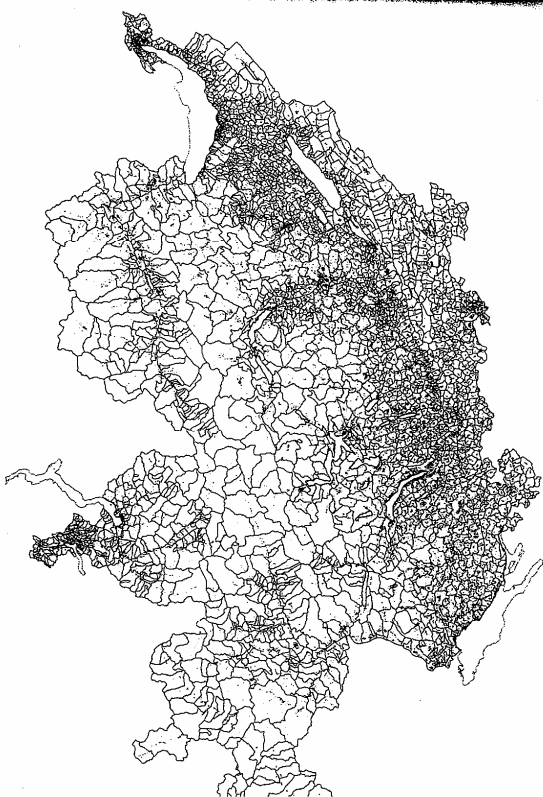
La période de 1850 à 1890 a vu ainsi évoluer une forme d'urbanisation décentralisée typique. Au cœur de ce paysage industriel, quelques villes industrielles plus grandes se sont formées, sans toutefois atteindre la taille des grandes villes européennes.

**Modèle de développement taylorien.** Durant la phase de développement taylorien, entre 1890 et 1930, la forme d'urbanisation décentralisée s'est renforcée. Cette phase est caractérisée par le passage à un modèle d'industrialisation intensif, orienté essentiellement vers la technologie. En Suisse, l'industrie textile en tant qu'industrie de référence a été remplacée par l'industrie des machines, l'industrie horlogère et l'industrie chimique.

176 - L'urbanisation en Suisse

Même durant cette phase, la croissance industrielle est cependant restée décentralisée. En Suisse orientale et le long de la partie sud du pied du Jura, des franges urbaines industrialisées se sont formées pour se consoler en une ceinture compacte de Saint-Gall à Bienne. Des ébauches d'urbanisation du territoire se sont également dessinées au nord du Jura, en Valais et en Suisse centrale. Mais très peu de localités se sont transformées en grandes villes. La croissance de la population était particulièrement forte dans les banlieues. La fusion des villes avec ces banlieues a permis aux grandes villes d'atteindre une certaine taille, sans toutefois atteindre la taille des grandes villes étrangères. Seules quatre villes, Zurich, Bâle, Genève et Berne, ont recensé plus de 100 000 habitants en 1930. Quelques régions alpines ont connu un essor touristique, notamment Klosters-Davos, l'Engadine, le sud du Valais et la Suisse centrale. L'émigration de la population ne concerne désormais que quelques bourgs alpins et les régions peu industrialisées du Plateau. La seule région présentant une forte émigration de la population sont les vallées sud des Alpes. Nous pouvons ainsi observer une forme homogène d'urbanisation décentralisée. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, la Suisse était un pays industrialisé sur presque tout son territoire, sans périphéries marquées et sans réelles grandes villes.

**Modèle de développement fordiste.** Après la Seconde Guerre mondiale, un modèle de développement fordiste s'est imposé en Suisse ainsi que dans toutes les nations industrialisées occidentales. Ce modèle a été la base de ce que l'on a longtemps considéré comme le miracle économique de l'après-guerre. Le modèle fordiste classique repose essentiellement sur la relation entre la production de masse standardisée et la consommation de masse, sur le renforcement de l'État Providence et l'intervention accrue de l'État dans le développement économique (keynésianisme). La variante particulière du fordistisme qui s'est développée en Suisse, diffère sous



Frontières communales et lotissement en Suisse

plusieurs aspects du modèle classique. Le modèle fordiste suisse ne repose que dans une moindre mesure sur le concept de production de masse. L'industrie suisse s'est par contre de plus en plus spécialisée dans les biens de consommation et les biens de production à fort coefficient de travail, de haute qualité et exigeant une technologie avancée. Ces biens sont essentiellement produits dans les petites et moyennes entreprises, disposant en grande partie de main-d'œuvre qualifiée. La croissance industrielle s'est renforcée et la plupart des entreprises ont continué à prendre de l'expansion sur leur site d'exploitation.

Durant la phase de développement fordiste, la Suisse a ainsi gardé sa structure industrielle de base fonctionnant sur le mode de la décentralisation et continue de renforcer son urbanisation en France le long de la région sud du pied du Jura et en Suisse occidentale. Parallèlement, on peut également observer un processus de concentration spatiale: les cinq plus grandes villes de Suisse, Zurich, Bâle, Genève, Berne et Lausanne, sont devenues des lieux spécialisés dans le secteur des prestations de service et se sont développées en centres urbains.

Au milieu des années soixante, la plupart des grandes villes avaient atteint leur nombre maximal d'habitants et la croissance devenait toujours plus forte en périphérie. Il n'y eut d'ailleurs plus aucune fusion de banlieues avec des villes, le fédéralisme communal s'opposant de toute la force de son pouvoir à toute tentative allant dans ce sens. Un processus de suburbanisation écrivit ainsi engagé. Des agglomérations se sont formées sur le modèle concentrique classique.

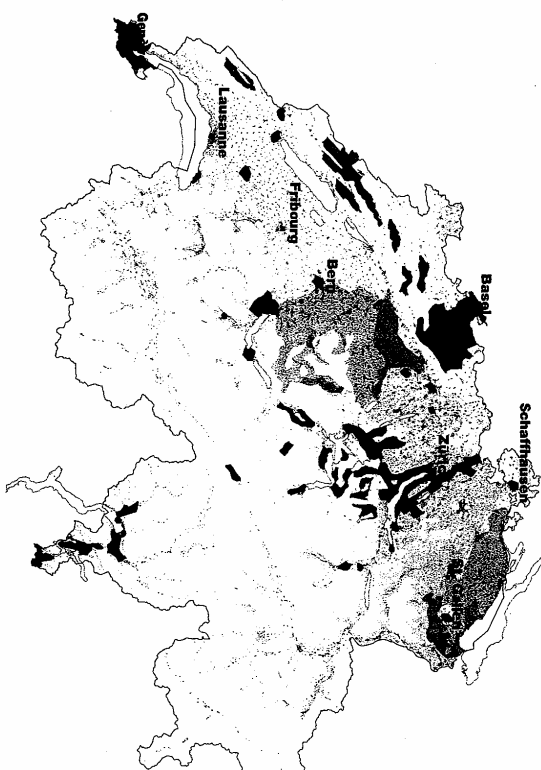
L'image d'ensemble révèle tout de même un aspect surprenant, resté ignoré des débats d'alors. Deux tendances différentes mais concomitantes en matière de développement se superposent: la croissance industrielle décentralisée et l'émergence de centres urbains. Tendances qui ont pour résultat une concentration de la population sur un large espace. Particulièrement en région de Zurich ou encore en région de Bâle, autour du lac Léman et dans la région de Berne, des zones de croissance de grande étendue se sont formées. Mais l'on constate également de larges territoires interdépendants résultant de la migration de la population, aussi bien dans le massif alpin central que dans les trois zones rurales du Plateau, de la région des Préalpes et en Suisse orientale, autour du Napf et dans la région reliant Fribourg à Lausanne, territoires qui renferment aujourd'hui les « zones calmes » (cf. plus bas). Malgré cette tendance à la concentration, la Suisse dans son ensemble a maintenu pendant plus d'un siècle sa structure territoriale fondamentale. Vers 1970, elle était une nation industrielle, présentant encore actuellement les caractéristiques d'une structure urbaine décentralisée.

#### Une Suisse complètement urbanisée

Un changement fondamental de cette forme de développement décentralisé est survenu au début des années septante. Alors que les zones urbaines se formaient jusque là pour la majeure partie d'entre elles de manière concentrique, autour d'un centre ville, des formes d'urbanisation toujours plus complexes et polynucleaires sont des lors apparues, entraînant une nouvelle forme d'urbanisation périphérique.

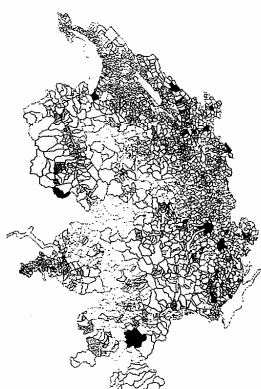
#### Modèle de développement libéral-productiviste

Dans les années septante, le modèle fordiste entre en crise dans la quasi-totalité des nations industrielles occidentales. Au cours des années quatre-vingt, un nouveau modèle de développement se cristallise, le « post-fordiste » ou « libéral-productiviste » (cf. IRRITZ, 1996). Flexibilisation, déregulation et globalisation sont les termes qui caractérisent ce nouveau modèle. Ce modèle se distingue du modèle fordiste rigide, fortement régi par la fluidité remarquable de son processus de production, de ses marchés du travail, de son organisation financière et de ses modèles de consommation, mais également, et par voie de conséquence, par une forte variété et une fragmentation socio-économique et culturelle.

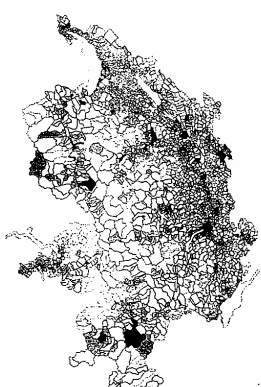


Industrialisation et urbanisation à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle

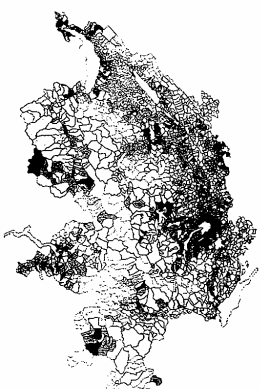
- Coton
- Toile pour literie
- Soie
- Horlogerie
- Villes de plus de 5000 habitants vers 1798



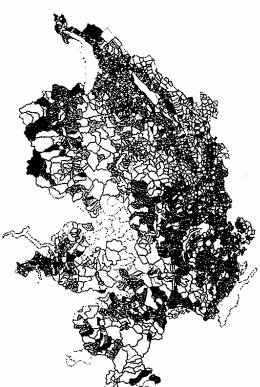
1850-1888



1888-1930



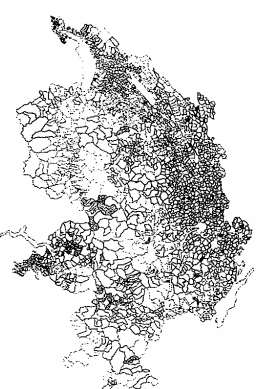
1941-1980



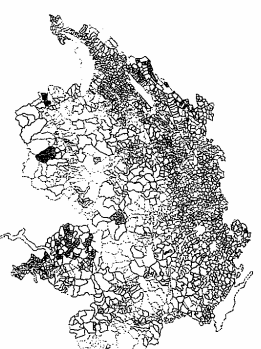
1980-2000

Augmentation moyenne de la population par année  
 ■ > 3% ■ 2.0-2.9% ■ 1.0-1.9% ■ 0.0-0.9%

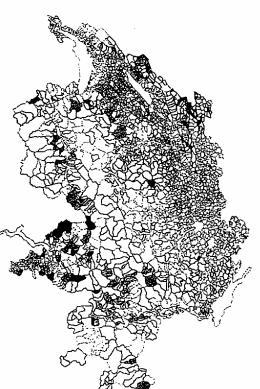
180 - L'urbanisation en Suisse



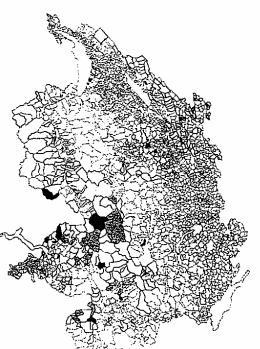
1850-1888



1888-1930

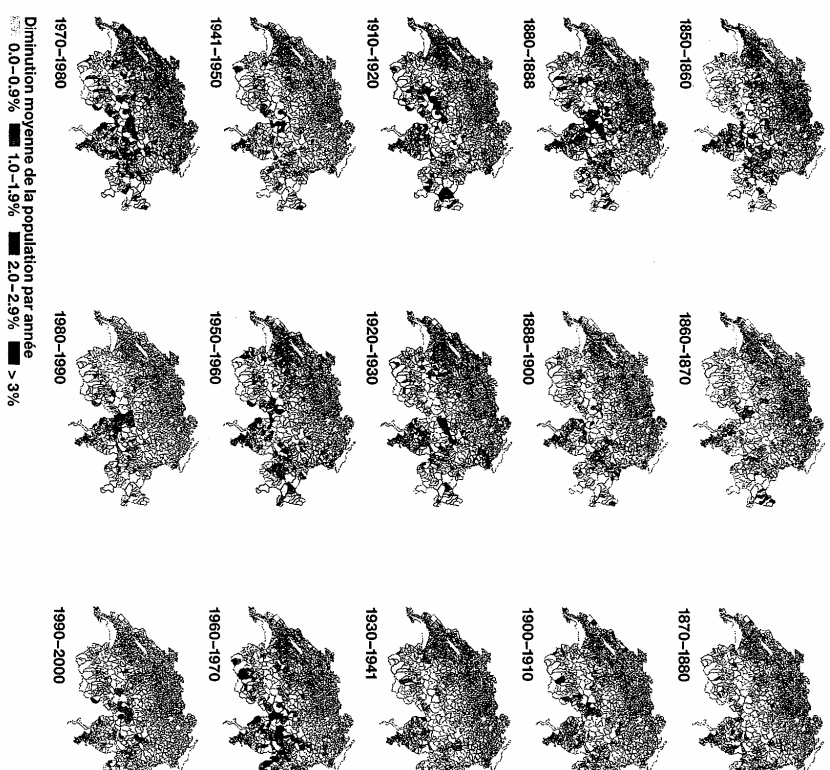
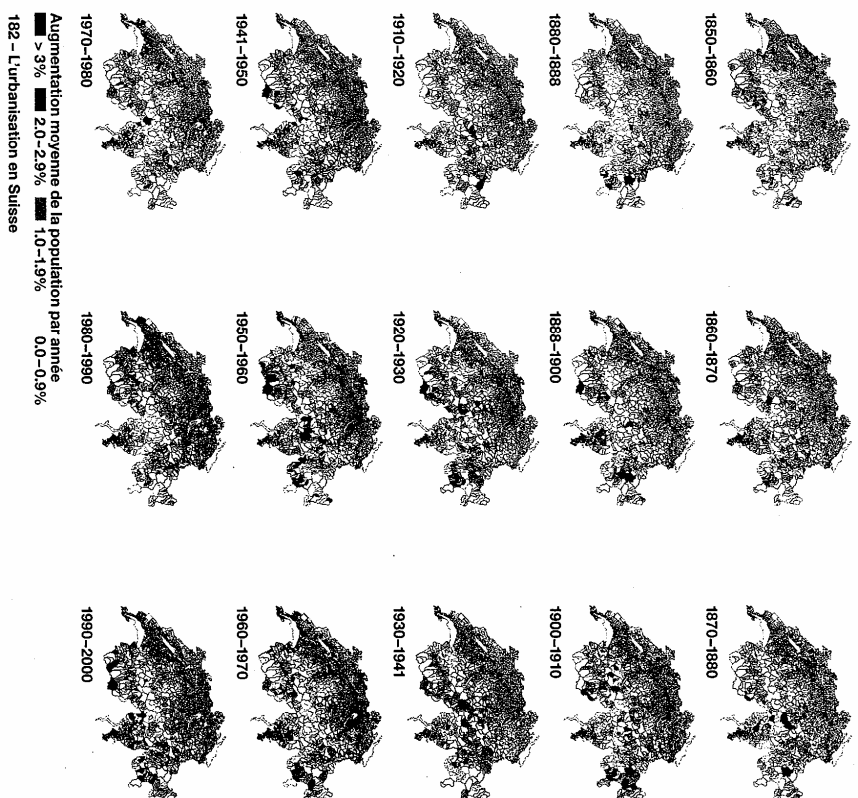


1941-1980



1980-2000

Diminution moyenne de la population par année  
 ■ 0.0-0.9% ■ 1.0-1.9% ■ 2.0-2.9% ■ > 3%



La Suisse a été particulièrement touchée par ces transformations. La crise économique et la globalisation naissante ont mis en évidence les limites du modèle de développement helvétique au début des années septante. Il s'ensuivit une restructuration radicale du paysage industriel, ce qui eut pour effet de plonger la quasi-totalité des secteurs industriels dans une crise difficile, à commencer par l'industrie du textile en Suisse orientale, puis l'industrie horlogère dans le Jura. Les années quatre-vingt et nonante ont vu l'industrie du métal et l'industrie des machines chuter. Aucun autre pays industrialisé occidental n'a vécu un effondrement économique aussi considérable dans les années septante, et très peu de pays n'ont enregistré une croissance économique aussi faible dans les années nonante.

Durant la nouvelle phase de développement post-fordiste, chaque secteur économique poursuit une stratégie différente: alors que les petites et moyennes entreprises s'efforçaient tant bien que mal de garder leur position concurrentielle sur le plan international malgré des mesures drastiques de restructuration, quelques groupes industriels leaders ont réussi à renforcer considérablement leur position au niveau international en adoptant une stratégie de multinationalisation. Une grande partie de la production a été délocalisée dans des pays où la main-d'œuvre est meilleur marché pendant que les fonctions qualifiées et les centres de décision tels que le management, le marketing, la recherche ou le développement sont restés en Suisse. Parallèlement, la place financière suisse prend de l'extension et peut, grâce à la position spécialement avantageuse du pays (neutralité, paix du travail, politique économique libérale, secret bancaire, stabilité sociale et politique, monnaie forte) largement profiter de la relance du système financier global.

La restructuration économique a eu pour effet de modifier les fondements de l'économie suisse, qui a pu ainsi déboucher sur un nouveau modèle de développement: d'une part, une réduction ou délocalisation des postes de travail peu qualifiés dans l'industrie, d'autre

part, une croissance des activités économiques décisives. Un « headquarter economy », spécialisé dans l'organisation des processus de production transnationaux et dans la gestion de la circulation mondiale des capitaux, s'est établi en Suisse.

Ce développement a été propice à la formation d'espaces métropolitains dans lesquels sont concentrés des complexes régionaux de production spécialisés du « headquarter economy », soit le système financier zurichois, les services financiers spécialisés genevois et l'industrie pharmaceutique bâloise. D'autre part, les secteurs industriels restant, ainsi que le domaine de la technologie de pointe, ont gardé leur répartition décentralisée (cf. DÜMMLER et al. 2004).

L'analyse de la valeur ajoutée brute et de la productivité de travail révèle aujourd'hui une nette polarisation des secteurs économiques en Suisse. Nous avons d'une part les services financiers et l'industrie pharmaceutique qui ont généré en 1998 une valeur ajoutée de plus de 200 000 CHF par poste de travail et qui a enregistré depuis 1980 une augmentation de la productivité de plus de 25 pour cent et d'autre part, l'agriculture, l'hôtellerie et la restauration dont la valeur ajoutée dépasse de justesse les 40 000 CHF et dont la productivité a même baissé durant les deux dernières décennies. Les branches restantes sont regroupées dans une moyenne concentrée autour d'une valeur ajoutée avoisinant les 100 000 CHF et une faible augmentation de productivité ne dépassant pas les 15 pour cent (NRP 2003: 34).

La répartition spatiale inégale de ces branches conduit à une concentration régionale des activités économiques dynamiques, innovatrices et à forte valeur ajoutée, un processus qui s'est encore accentué dès la seconde moitié des années nonante. Les perdantes de cette évolution sont les régions rurales, mais aussi les petites et moyennes agglomérations (cf. SCHULER, PERLIK, PASCHE 2004: 10). Ce qui a eu pour conséquence de creuser un fossé toujours plus grand entre les revenus régionaux. En 1999, le revenu par habitant dans les cantons situés tout ou en partie dans des régions métro-

politi  
Schaf  
vait a  
sont r  
teurs  
derni  
chent  
habit  
Les ca  
de list  
(NRP 2

**Nouvi**  
Cette t  
mie s'  
proces  
jusqu'  
décent  
manière  
un mc  
compl  
lemen

et pas  
égale  
Alors  
relanc  
trielle  
des lie  
ment,  
de la c  
d'infra  
ciaux,  
ces de t  
ceintu  
diaires  
forme  
que et  
aussi q

riques décisives.  
é dans l'organi-  
nsnationaux et  
le des capitaux,

à la formation  
sont concentrés  
ion spécialisés  
tème financier  
alisés genevois  
. D'autre part,  
le domaine de  
ur répartition

ute et de la pro-  
ne nette polari-  
se. Nous avons  
ustrie pharma-  
eur ajoutée de  
l et qui a enre-  
la productivité  
, l'agriculture,  
ur ajoutée de  
la productivité  
décennies. Les  
une moyenne  
avoisinant les  
le productivité  
03: 34).  
e ces branches  
des activités  
à forte valeur  
ccentué dès la  
perdantes de  
mais aussi les  
CHULER, PERLIK,  
séquence de  
re les revenus  
itant dans les  
égions métro-

politaines, telles que Zurich, Zoug, Schwyz, Glaris, Schaffhouse, Bâle-Ville, Bâle-Campagne et Genève, pouvait atteindre entre 50 000 et 80 000 CHF. Ces revenus sont non seulement élevés mais ils sont surtout révélateurs d'une croissance relativement forte de ces deux dernières décennies. La plupart des autres cantons affichent par contre un revenu de près de 40 000 CHF par habitant pour une croissance économique moyenne. Les cantons du Valais, Jura et Obwald se situent en queue de liste autant en matière de revenu que de croissance (NRP 2003: 26).

#### Nouveau paysage urbain

Cette transformation de la structure de base de l'économie s'accompagne d'une transformation radicale du processus d'urbanisation. Le modèle d'urbanisation jusqu'alors en vigueur avec ses zones industrielles décentralisées et ses agglomérations se développant de manière concentrique disparaît peu à peu. Il en résulte un modèle d'urbanisation différencié et hautement complexe, créant ainsi un paysage urbain fondamentalement nouveau.

Des régions urbaines polycentriques se forment et pas seulement dans les centres métropolitains mais également au niveau des petites et moyennes villes. Alors que beaucoup de centres villes sont en pleine relance économique et culturelle, que les friches industrielles et les infrastructures intra-urbaines deviennent des lieux convoités pour leur potentiel de développement, on voit apparaître en même temps une diffusion de la centralité: de nouveaux centres diffus composés d'infrastructures de grandes surfaces, centres commerciaux, lieux de divertissement et en partie aussi de places de travail hautement qualifiées se forment dans la ceinture suburbaine et dans les zones urbaines intermédiaires aux contours flous. Dans cet espace, une nouvelle forme de mobilité urbaine domine, une forme excentrique et d'orientation tangentielle. C'est dans cet espace aussi que, peu à peu, toutes les activités quotidiennes se

déroulent. Même en marge des grandes agglomérations se développe toute une variété de formes d'urbanisation, difficilement qualifiables par le seul terme de périurbanisation. Les espaces agricoles sont peu à peu remplacés par des logements individuels, des établissements de biens de consommation et des industries, constituant ainsi un réseau dense d'interactions continues et intenses entre les communes.

La carte du développement démographique ne montrerait qu'une synthèse de toutes ces tendances différentes et ne rendrait que de manière approximative les relations complexes qui sous-tendent cette évolution. Cependant la plus forte croissance démographique se situe clairement aux abords des grandes agglomérations. Dans son ensemble, le processus d'urbanisation prend des formes de plus en plus floues, perd son orientation et recouvre l'ensemble du pays.



**Conceptions d'une Suisse urbaine.** L'analyse historique a dégagé les lignes essentielles du processus d'urbanisation en Suisse. Elle montre que l'image traditionnelle d'une Suisse rurale, véhiculée durant ce dernier siècle et demi, n'a jamais correspondu à la réalité. La Révolution industrielle a touché la Suisse sur presque toute sa superficie. En effet le processus historique d'urbanisation du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle était clairement décentralisé puisque le fédéralisme communal empêchait largement toute concentration urbaine. Là où les concentrations émergeaient quand même, elles devaient en tout cas rester discrètes. Il était ainsi difficile de développer une conscience urbaine. Jusqu'à aujourd'hui, une attitude anti-urbaine très marquée domine sur une grande partie du territoire suisse. La perception, l'image de la ville a encore une très forte connotation négative. Les villes suisses ne doivent en aucun cas devenir trop grandes.

#### La grande ville décentralisée

Les plus récentes conceptions d'une Suisse urbaine remontent aux années quarante lorsque Armin Meili, architecte, conseiller national, directeur de l'Exposition nationale suisse de 1939 et président de l'Association suisse pour l'aménagement national, publie des ébauches pour une « grande ville largement décentralisée » (MEILI 1941, 1944). La proposition de Meili était principalement motivée par la crainte de voir la petite Suisse démocratique attraper la grosse tête des grosses villes. Il s'inquiétait de l'impact toujours plus grand de la « massification » sur nos villes. « Combien de temps encore la grande ville devra-t-elle envahir la campagne comme une coulée de lave ? » Pour Meili la réponse était claire : « Stop à l'extension des villes ! Construisons des lotissements nouveaux détachés de la ville » (MEILI 1944 : 355.). Meili propose en conséquence de recueillir la croissance des villes dans des lieux satellites décentralisés et de les distribuer sur l'ensemble du plateau suisse.

Durant les années qui suivirent, ses propositions n'ont cessé d'être reprises de maintes manières

différentes. On y retrouve même des parallèles dans le célèbre manifeste : « Achtung: die Schweiz » de 1955, dans lequel le sociologue urbain Lucius Burckhardt, l'écrivain et architecte Max Frisch et le journaliste Markus Kutter ont violemment critiqué la tendance autrefois très marquée de vouloir donner aux villes une configuration fonctionnelle et ont ainsi propagé un renouveau social. Ils ont présenté l'idée de construire à l'extérieur des anciennes grandes villes une « nouvelle ville » modèle ne comprenant pas plus de 10 000 à 30 000 habitants. Ce manifeste se voulait certes résolument moderne, mais ce projet renfermait tout de même l'idée de recueillir de manière décentralisée et concentrée le surplus des grandes villes dans de nouvelles villes moyennes, dans le but d'arriver à une autarcie économique et politique des communes urbaines et de préserver les fondements du fédéralisme suisse.

La mise en pratique de cette idée sur un plan urbanistique a été étudiée par le groupe de planification régional « neue Stadt » (nouvelle ville) à l'aide d'une étude urbaine dans la région zurichoise du Furtttal. Il y

est égal  
loppen  
non sou  
tion » a  
d'une c

premiè  
territo  
dans div  
les conc  
posaien  
ment ui  
en vue c  
graphiq  
l'étude :  
villes co  
de plan  
(CAROL,  
le dange  
contre l  
l'aména  
urbaine  
centres,  
de servi  
vraient  
des peti  
repose p  
élaboré  
répand  
tales cor  
gement

concepti  
sur une  
le mode  
gement  
concepti  
imposée  
que tous  
ception

les lignes  
l'image  
et demi,  
ré la  
ue d'urba-  
le fédé-  
». Là où  
cas rester  
». Jusqu'à  
grande  
ne très  
s devenir

rallèles dans le  
veiz » de 1955,  
is Burckhardt,  
le journaliste  
ré la tendance  
aux villes une  
si propagé un  
de construire à  
une « nouvelle  
10 000 à 30 000  
es résolument  
de même l'idée  
t concentrée le  
ouvelles villes  
arcie économi-  
et de préserver

se sur un plan  
e planification  
à l'aide d'une  
du Furttal. Il y

est également question d'une décentralisation du développement spatial pour défendre une concentration non souhaitable de la population et une « massification » au détriment des liens naturels agissant au sein d'une collectivité (EGLI et al. 1961: 3).

Des idées similaires ont également influencé les premières ébauches de l'aménagement régional du territoire, apparues après la Seconde Guerre mondiale dans diverses régions urbaines de la Suisse. Presque tous les concepts régionaux lancés durant ces années-là proposaient une déconcentration ordonnée du développement urbain et le renforcement des centres régionaux en vue d'alléger la pression de développement démographique qui pèse sur les grandes villes. Pour exemple, l'étude zurichoise « Städte, wie wir sie wünschen » (des villes comme nous les souhaitons) réalisée par le groupe de planification pour l'aménagement du territoire (CAROL, WERNER 1949). Les auteurs relèvent également le danger d'une « massification » et proclament la lutte contre l'urbanisation comme mission prioritaire de l'aménagement. L'industrie, n'ayant aucune fonction urbaine et n'étant d'ailleurs pas forcément reliée aux centres, devrait être délocalisée alors que les prestations de services, ayant de réelles fonctions urbaines, devraient être concentrées en un lieu approprié, soit dans des petites ou moyennes villes. Cette représentation repose principalement sur la théorie des lieux centraux élaborée par Walter Christaller, autrefois largement répandue dans plusieurs nations industrielles occidentales comme concept de référence en matière d'aménagement du territoire (CHRISTALLER 1933).

Comme le montrent ces différents exemples, les conceptions d'une Suisse urbaine reposent dès le début sur une corrélation spécifique entre le conservatisme et le moderne. D'une part, elles revendiquent un aménagement du territoire fortement centralisé et suivent une conception moderne et universelle de l'espace qui s'est imposée durant la période de l'après-guerre dans presque tous les pays industrialisés occidentaux. Cette conception repose sur une logique fordiste-keynésienne et

est marquée par la représentation normative d'une « égalité dans l'espace »: l'espace géographique est considéré comme non différencié et homogène. On imagine un territoire national organisé de manière uniforme et toutes ses régions profitant d'une manière égale de la vie moderne et jouissant d'une infrastructure de haute qualité. D'autre part, ces conceptions soulignent en même temps l'importance de conserver le « caractère particulier de la Suisse » et misent sur un modèle d'urbanisation décentralisé formé de petites villes. L'idée d'une grande ville est considérée comme « non-suisse » et représente une menace pour la structure nuancée et variée de notre pays. Telle est l'argumentation avancée en matière d'aménagement du territoire suisse. La Suisse a été conçue comme une unité nationale au sein de laquelle les intérêts divergents entre ses différents territoires, entre les régions centrales et périphériques, entre les villes et les campagnes, doivent trouver un terrain d'entente.

Ces propositions et concepts d'aménagement régional ont certes été intégrés dans de nombreux modèles cantonaux officiels mais n'ont toutefois presque jamais été mis en application et n'ont eu pour ainsi dire aucune incidence. Inefficacité justement causée par leur stratégie interventionniste. Dans une Suisse dominée majoritairement par des forces bourgeoises, il est difficile d'imposer des restrictions aux droits à la propriété, restrictions inévitables lors de telles interventions en matière d'aménagement. L'autonomie communale s'oppose de tout son pouvoir à toute forme d'aménagement centralisé.

L'unique grand projet urbanistique national de cette période est la construction de l'autoroute. La votation populaire de 1958 a accepté à la grande majorité la construction d'un réseau autoroutier. La population y a vu la possibilité d'inclure toutes les petites villes de Suisse à la vie moderne. Face à l'inefficacité politique en ce qui concerne les conceptions d'aménagement du territoire, les autoroutes sont devenues un des moteurs principaux dans le processus d'urbanisation. En effet, la viabilisation territoriale du pays, générée par

la construction des autoroutes, va totalement à l'encontre des concepts de décentralisation ordonnée du développement spatial. Non seulement elle renforce l'implantation désordonnée de constructions résidentielles, combattue avec tant de virulence par les urbanistes, mais elle favorise également la formation de grandes agglomérations.

### Décentralisation concentrée

Les efforts pour un aménagement global du territoire national ont atteint leur apogée durant la période des réformes du début des années septante. Pour autant le plus grand projet d'aménagement de la Suisse effectué jusqu'à aujourd'hui, les « Conceptions directrices d'aménagement du territoire national » élaborées par l'Institut ORL de l'EPF de Zurich (ORL 1973), a abouti au même résultat. Le nouveau modèle d'aménagement du territoire en Suisse « CK-73 » dérivé de ces conceptions envisagé à l'issue d'une conférence des hauts fonctionnaires cantonaux a répandu l'idée d'une « décentralisation concentrée » du développement urbain (ROTH 1973).

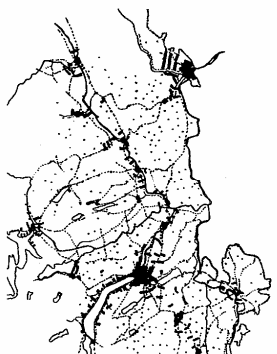
### Réseau de villes suisses

L'incorruptible tendance à de grandes concentrations urbaines a conduit dans les années quatre-vingt et nonante à une certaine mutation des concepts et des modèles d'aménagement. Peu à peu, s'est imposée la conviction qu'il fallait accepter les nouvelles réalités d'une Suisse urbaine. Ces représentations ont été reprises dans le concept d'une « Métropole Suisse », proposé pour la première fois dans un rapport de l'IRBC (Institut de recherche de l'Economie contemporaine) de l'EPF Lausanne (Ecole polytechnique fédérale) (BASSAND, SCHITRA 1985). Les auteurs ont constaté que la Suisse dans son ensemble n'est pas une métropole mais forme tout de même un réseau polycentrique de régions urbaines, qui ensemble remplissent la fonction d'une métropole. L'idée d'une « métropole suisse » décentralisée, renforcée par la récente inauguration de « Rail 2000 », dont certains aspects faisaient penser à un S-Bahn surdimensionné, représentait dès lors une image pertinente de la Suisse. Ce concept reste cependant toujours sur les

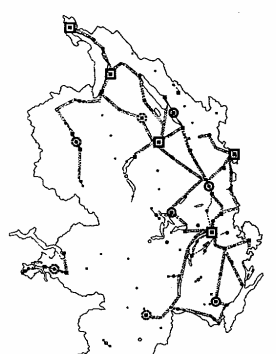
pu empêcher l'accroissement des déséquilibres économiques et la concentration grandissante des branches dynamiques, innovatrices et à haute valeur ajoutée dans les grandes agglomérations.

Les modèles d'aménagement persistent entre deux pôles négatifs: d'une part le scénario catastrophiste d'une Suisse polarisée avec de grands centres urbains et des territoires périphériques et, d'autre part, le spectre d'une destruction du paysage. Une concentration urbaine planifiée, mais décentralisée et l'absorption du développement démographique dans les petites et moyennes agglomérations semble l'unique solution à adopter. Dans l'application pratique, les deux solutions ont cependant échoué. Pour la première, la restructuration économique a provoqué une forte polarisation spatiale. Pour la seconde, l'urbanisation effective s'est calquée sur le modèle décentralisé donné, celui déjà inscrit dans le territoire.

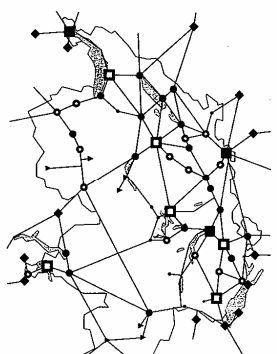
Représentation schématique d'un aménagement national pour les zones urbaines et semi-urbaines  
In: Meili 1941: 10



Conception urbanistique CK-73  
Anciens et nouveaux centres principaux, moyens et petits  
In: Roth 1980: 18



Réseau de villes suisses  
Grandes, moyennes et petites agglomérations  
In: Bundesrat 1986: 43



traces de cette vieille corrélation entre moderne et « particularités suisses » et n'est en fin de compte rien d'autre qu'une nouvelle version de l'ancienne tentative d'aménagement décentralisé.

Le concept d'une métropole suisse est un sujet maintes fois repris et débattu et en particulier largement répandu par l'« Association Métropole Suisse » fondée en 1994, représentée par des aménageurs du territoire de renom. Ce concept a également marqué les deux grandes conceptions d'aménagement national actuelles, les « Grandes lignes de l'organisation du territoire suisse » de 1995 et la « Politique des agglomérations » de 2001. Elles ne revendiquent certes plus une « décentralisation concentrée » mais lancent bien plus l'idée d'un espace urbain, en réseau et polycentré, en d'autres termes un « Réseau de villes suisses ». Ce réseau se veut une réponse fédéraliste aux défis engendrés par une concurrence économique accrue entre les régions urbaines d'Europe. Les agglomérations suisses ne peuvent certes pas se mesurer en taille aux grandes métropoles européennes, mais par la constitution d'un réseau de villes, équivalent à une ville de trois millions d'habitants, la Suisse disposerait cependant de caractéristiques métropolitaines attractives pour l'implantation d'entreprises lui permettant de concurrencer les grandes villes européennes. Grâce à un réseau efficace de communications avec les grands centres, les petites et moyennes villes acquièrent elles aussi des opportunités de développement. Dans les régions périphériques également, les centres régionaux doivent pouvoir être maintenus et renforcés par de bonnes communications avec les centres les plus importants. L'avantage de cette conception réside en particulier dans le fait qu'une croissance accrue des grandes agglomérations peut être évitée et que les villes peuvent garder des dimensions contrôlables. Et finalement, des « centres de décongestionnement » pour les grandes agglomérations seront remis à l'ordre du jour (BUNDESAMT FÜR RAUMPLANUNG 1995: 38ss.). Une conception quasi similaire du « Réseau de villes suisses » est également inscrite dans la politi-

que d'agglomération de la Confédération de 2001 (BUNDESAMT 2001: 11, 33s.).

Dans leurs structures, ces projets ne reflètent ni plus ni moins qu'une image actualisée des précédentes conceptions d'une Suisse décentralisée. Ces conceptions restent encore assez fidèles au système confédéré caractéristique de la Suisse: une répartition homogène et une considération égale pour chaque agglomération.

L'intervention la plus récente faite à ce sujet, « Stadtländ Schweiz » publié par Avenir Suisse (EISINGER, SCHNEIDER 2003), traduit un certain éloignement de cette position et traite enfin du sujet des coopérations transfrontalières dans les régions urbaines. Pourtant les considérations de ce livre ne vont pas réellement au-delà des problèmes connus et des exemples d'aménagement. Le bilan fait sur l'inefficacité des projets et des concepts d'aménagement effectués jusqu'à ce jour démontre le profond désarroi qui domine actuellement au sein des débats: « les statistiques de l'Office fédéral du développement territorial (ARE) recensent 70 pour cent des habitants vivant dans des agglomérations. Ces chiffres témoignent de l'engloutissement réciproque de la ville et de la campagne (voire même de la périphérie) dans un état de la matière diffus et nouveau. C'est ainsi qu'est apparu ce à quoi d'ailleurs la politique d'aménagement du territoire et les modèles d'aménagement s'opposaient [...] Il est difficile d'expliquer les raisons d'un bilan aussi peu satisfaisant » (EISINGER 2003: 14).

Vu l'inefficacité continue des conceptions jusqu'alors proposées, un changement de paradigme en matière d'aménagement se profile aujourd'hui: plus de vision globale ni de grands projets mais une orientation politique pragmatique plus marquée, voire même ouvertement néolibérale.

#### La redécouverte de l'urbain

Presque toutes les représentations qu'on se faisait de la Suisse urbaine qualifiaient la ville de valeur négative, menaçante et « non-suisse ». Ce n'est que lentement,

du  
in-  
Su  
eff  
né,  
me

les  
à la  
vill  
à la  
la si  
voit  
me:  
scie  
celu  
série  
A: /  
steh  
rent  
(jeu:  
länd  
Auss  
fie q  
les g  
sorte  
sent  
des c

cutée  
avaie  
des g  
urbai  
région  
ont to  
l'Etat.  
ques s  
coura  
la Coi  
charge

n de 2001 (BUN-

ne reflètent ni  
es précédentes  
es conceptions  
infédéré carac-  
mogène et une  
ération.

aite à ce sujet,  
uisse (EISINGER,  
ement de cette  
érations trans-  
urtant les con-  
ement au-delà  
aménagement.  
et des concepts  
ir démontre le  
ent au sein des  
al du dévelop-  
pour cent des  
ns. Ces chiffres  
oque de la ville  
hérie) dans un  
est ainsi qu'est  
aménagement  
ment s'oppo-  
s raisons d'un  
003: 14).

conceptions  
paradigme en  
rd'hui: plus de  
ne orientation  
, voire même

se faisait de la  
leur négative,  
ue lentement,

durant ces dernières années, que l'idée de qualités intrinsèques aux villes a mûri et surtout l'idée que la Suisse ne dispose pas assez de situations urbaines. En effet, cette mutation se basait initialement sur une image négative. La ville n'apparaît certes plus comme une menace mais tout de même comme un grave problème.

Les problèmes sociaux et économiques ont été les déclencheurs de cette mutation. Ils se sont répandus à la fin des années quatre-vingt dans la plupart des villes centres et englobent aussi bien les problèmes liés à la « nouvelle pauvreté » que ceux liés à la drogue. Par la suite, la ville prend de plus en plus l'aspect d'un réservoir à problèmes dans lequel se concentrent les problèmes sociaux issus d'une société globalisée. Le modèle scientifique correspondant le mieux à cette vision est celui du concept de la A-Stadt. Ce terme englobe une série de mots commençant en allemand tous par la lettre A: Alte (personnes âgées), Arme (pauvres), Allein-stehende (seuls), Alleinerziehende (familles monoparentales), Abhängige (dépendants), Auszubildende (jeunes en formation), Arbeitslose (chômeurs), Ausländer (étrangers), Asylbewerber (requérants d'asile), Aussteiger (marginiaux). Le concept de la A-Stadt signifie que ces groupes se concentrent essentiellement dans les grandes agglomérations et s'enlisent ainsi dans une sorte de cercle vicieux où les problèmes sociaux ne cessent de s'aggraver, provoquant ainsi une augmentation des coûts sociaux (FREY 1996).

Cette conception négative de la ville s'est répercutée dans de nombreuses interventions politiques qui avaient ainsi pour but de compenser les coûts sociaux des grandes villes et de lancer une nouvelle politique urbaine: les régions de montagne ne sont plus les seules régions nécessiteuses, mais les centres, les foyers sociaux ont tout autant besoin d'aide et de soutien de la part de l'Etat. Par la suite, des interventions politiques spécifiques sont apparues sur différents plans dans le but d'encourager les villes. Plusieurs cantons, mais également la Confédération, envisagent une péréquation des charges de centre que subissent les villes.

De plus, une nouvelle politique de l'agglomération a été introduite sur le plan national. Elle mise avant tout sur une coopération renforcée et tente d'assouplir, ne serait-ce que dans les grandes lignes, les conséquences graves du fédéralisme communal. Cette politique ne réussit toutefois pas à se détacher de la conception de décentralisation (cf. plus haut) mais elle construit encore une scission problématique entre les territoires « urbains » et les territoires « ruraux », ce qui a pour résultat de voiler plutôt que d'éclairer les problèmes. Cette conception occulte particulièrement les grandes différences et les failles qui se sont développées au cœur des territoires urbains au cours de ces dernières années.

Comme l'ont démontré Hermann et Leuthold (2003) à travers leur analyse des votations populaires, on peut voir émerger une polarisation culturelle et politique grandissante au sein des agglomérations. Alors que la population de la ceinture suburbaine et périurbaine montre des tendances clairement populistes de droite et tend en majorité vers des positions conservatrices de droite, les grandes agglomérations, essentiellement les centres villes, montrent une position libérale de gauche. Cette tendance se dessine sur l'ensemble du territoire suisse alémanique et se profile lentement sur le territoire romand. La polarisation politico-culturelle ne va pas dans le sens des différences socio-économiques mais reflète plutôt des préférences différentes sur le plan culturel et sur le quotidien. Il semblerait que des styles de vie différenciés se soient formés et se développent de plus en plus sur un mode de ségrégation spatiale: alors que, pour certains, la vie suburbaine et périurbaine exerce encore une forte attraction, une autre partie de la population recherche un style de vie urbain plus marqué.

On observe ainsi une tendance en Suisse qui prévaut également dans le monde entier: la redécouverte de l'urbain. La proximité culturelle, une atmosphère cosmopolite et enfin et non des moindres, une image tendance de la ville, sont devenus d'importants facteurs de localisation, pas seulement pour les « urban

professionnels », soucieux de leur mode de vie mais également pour les entreprises. Les centres villes qui semblaient en détresse se sont transformés, ces dernières années, en lieux de prédilection pour des investisseurs et pour une couche aisée de la population (cf. SCHMID/WEISS 2004).

Ces développements et ces tendances n'ont cependant toujours pas été repris dans les débats traitant de l'aménagement en Suisse.

**Le modèle d'urbanisation suisse.** Malgré leurs divergences et leur approche différente du problème, les conceptions d'une Suisse urbaine ont montré jusqu'ici quelques similitudes importantes pour la compréhension de la situation actuelle.

Premièrement, la plupart des versions sont marquées par une forte fixation sur un mythe national, celui d'une Suisse unifiée. Approche qui réduit cependant considérablement la perspective: si le processus d'urbanisation se veut de déploiement et transfrontalier, la Suisse ne peut plus prétendre à une unité urbaine pertinente au cœur de ses frontières politico-territoriales.

Deuxièmement, l'inefficacité réelle des concepts d'aménagement n'a que depuis peu suscité des réflexions fondamentales sur le processus d'urbanisation. Au contraire, les images d'une Suisse urbaine se sont acharnées à véhiculer les aspects négatifs de l'urbanisation, la dissolution des communautés villageoises, l'implantation désordonnée de construction et la destruction du paysage, la problématique de l'environnement, sans jamais développer une compréhension de l'urbain et en reconnaître les potentiels. Ainsi le fait que l'autonomie communale défendue avec autant d'obstination a été une des raisons principales de la forme actuelle du processus d'urbanisation en Suisse, a été largement occulté.

Troisièmement et par conséquent, le fédéralisme communal n'a jamais été remis en question. Mis à part leurs différences marquées, les communes ont toujours été mises sur un même pied d'égalité, considé-

rées et encouragées de manière égale. Montrée sous cet angle, toute forme de concentration urbaine peut paraître fondamentalement menaçante, susceptible de détruire rapidement l'ensemble du système confédéré. Ceci explique également en grande partie l'attitude latente, parfois ouvertement anti-urbaine qui ressort dans presque toutes les conceptions.

Enfin, aucune ébauche n'a jusqu'alors pris en considération les réalités urbaines de la Suisse. Elles n'étaient donc également pas en mesure de saisir les importantes différences économiques et quotidiennes qui s'y développaient. Bien au contraire, l'image traditionnelle d'une Suisse décentralisée et fédéraliste, structurée par ses trois groupes territoriaux hiérarchisés, la Confédération, les cantons et les communes a été immortalisée jusque dans les statistiques.

La Suisse est aujourd'hui un pays complètement urbanisé dans lequel se sont formés de nouveaux paysages urbains aux frontières floues, n'ayant plus rien de commun avec les formes urbaines classiques. Cette situation suscite une nouvelle image de la Suisse urbaine, une nouvelle approche, une nouvelle analyse.

Un  
de  
res  
sol  
trar  
gne  
urb.  
être

Le pro  
que t  
ment  
soit re  
urbai  
dynar  
valeni

sant a  
forme  
Elle se  
les fro  
marqu  
tifier e  
métror  
les «al

des typ  
génét  
réalités  
nière ti  
que no  
cartes e  
posions  
que qui  
cation  
pourqu

l'entrée sous cet  
aine peut paraître  
ceptible de dé-  
me confédéré.  
artie l'attitude  
ine qui ressort

qu'alors pris en  
la Suisse. Elles  
re de saisir les  
t quotidiennes  
l'image tradi-  
déraliste, struc-  
x hiérarchisés,  
mmunes a été  
es.

complètement  
de nouveaux  
ayant plus rien  
assiques. Cette  
de la Suisse  
ouvelle analyse.

**Une typologie de la Suisse urbaine.** Le point de départ de notre analyse de la Suisse urbaine repose sur la thèse selon laquelle l'ensemble des territoires suisses est principalement urbain. Ils sont tous, sous une forme ou sous une autre, impliqués dans le processus d'urbanisation et ont subi des transformations fondamentales. Il n'y a plus lieu d'opposer la ville à la campagne, l'agglomération aux territoires ruraux : la Suisse est complètement urbanisée et de ce fait, tous les différents paysages qu'elle renferme doivent être analysés avec des termes propres à l'urbain.

Le processus d'urbanisation ne signifie pas pour autant que tous les territoires seront identiques. Contrairement à l'idée répandue qui veut que l'ensemble du pays soit recouvert d'une « zone urbaine grise », des paysages urbains différenciés sont apparus, générant des dynamiques et des problèmes totalement différents, qui valent la peine d'être découverts et analysés.

Afin de mieux reconnaître les différences agissant au sein de l'urbain et de se représenter les diverses formes urbaines, nous avons développé une typologie. Elle se base sur les trois catégories de base : les réseaux, les frontières et les différences. Grâce aux différences marquées de ces trois catégories, il est possible d'identifier en Suisse cinq types d'urbanisation : les régions métropolitaines, les réseaux de villes, les régions calmes, les « alpine resorts » et les friches alpines.

Ces types d'urbanisation sont considérés comme des types idéaux. Ils ne revendiquent aucune homogénéité mais reflètent bien plus des situations et des réalités quotidiennes communes. Ils sont dérivés de manière théorique et se basent sur diverses observations que nous avons faites sur le terrain, travaillées sur des cartes et consolidées dans des statistiques. Nous ne disposons toutefois pas du matériel statistique ou empirique qui aurait été nécessaire pour garantir une identification et une délimitation scientifique stricte. C'est pourquoi l'analyse et la standardisation sont élaborées

sous forme d'hypothèse, à la manière d'un portrait d'une Suisse urbaine. Le but de cette recherche n'est pas de fournir des statistiques précises quant à la délimitation des différents territoires : l'urbanisation est un processus complexe, qui se modifie constamment. Chaque image ne peut donc livrer qu'un moment fugace. La réalité urbaine réunit des caractéristiques très variées, structurées en couches superposées. Ceci permet, suivant les observations et les intérêts de connaissance, d'en déduire toujours de nouvelles délimitations.

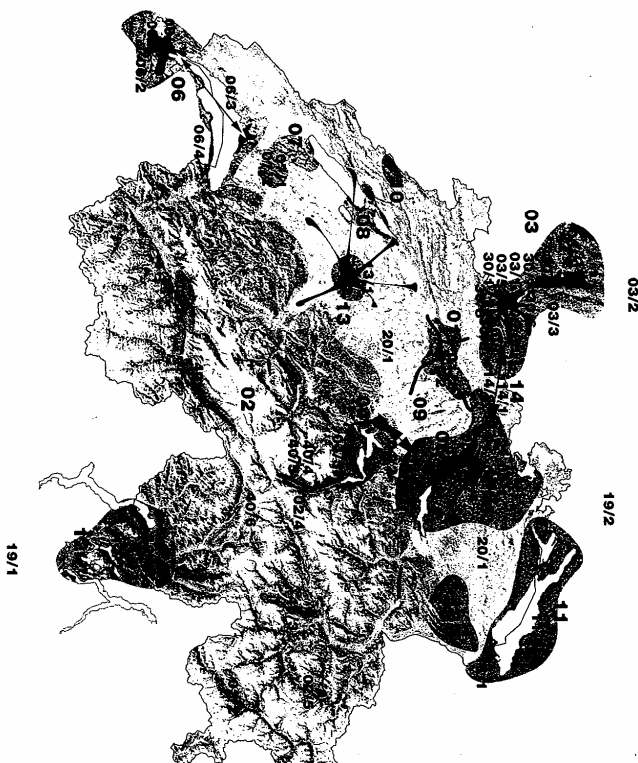
Cette recherche a pour but d'esquisser l'image d'une Suisse urbaine. L'intérêt porté à cette recherche est de déterminer les différentes formes d'urbanisation et d'en libérer les potentiels respectifs. Pour procéder de la sorte, l'ébauche architectonique est capitale.

#### La méthode

Le portrait urbanistique de la Suisse doit se percevoir comme une approche phénoménologique, par combinaisons essayistes d'analyses et d'ébauches. L'image de la Suisse urbaine qui est présentée est parfois précise, parfois imprécise et parfois aussi spéculative.

Le portrait est le résultat d'une recherche orientée par la théorie. Les lignes directrices sont les trois définitions : les réseaux, les frontières et les différences. Les cartes ont été l'instrument privilégié de cette analyse.

<b>00 Structure</b>	<b>06 Genève</b>	<b>17 Agriculture</b>
00/0 Groupe structurel	06/1 Genève	17/1 Paysage et Agriculture
00/1 Layout 1	06/2 Genève-France	
00/2 Layout 2	06/3 Genève-Lausanne	<b>18 Nature</b>
00/0 La Suisse	06/4 Espace culturel Lac Léman	18/1 Eau
	06/5 Forme urbaine de Genève	18/2 Dangers naturels
<b>01 A1 / A2</b>	<b>07 Ligne zéro</b>	<b>19 Comparaisons</b>
01/1 Intersection A1 / A2	07/1 Gros-de-Vaud	19/1 Internationales
01/2 Intersection A1 / A2	07/2 Zone neutre	19/2 Lombardie
<b>02 Les Alpes</b>	<b>08 Seeland</b>	19/2 Bavière
02/1 Les Alpes	08/1 Seeland	<b>20 Suisse</b>
02/2 Ville temporaire		20/1 Zones calmes
02/3 Oberengadin	<b>09 Vallées du plateau</b>	20/2 Le Crêt Suisse
02/4 Uri Alpranst	09/1 Les vallées du plateau	20/3 L'industrie en Suisse
02/5 Davos		20/4 La Suisse cachée
<b>03 Bale</b>	<b>10 La Chaux-de-Fonds</b>	<b>30 Rheinbasel</b>
03/1 Ville frontalière Bale	10/1 La Chaux-de-Fonds	30/1 Vision d'ensemble
03/2 Plaine du Rhin Supérieur		30/2 Ponts centraux
03/3 Bale nord point de rencontre	<b>11 Lac de Constance</b>	30/3 Wiesenbrücke
03/4 Forêt domaniale de la Hardt	11/1 St. Margrethen	30/4 New Port
03/5 Forme urbaine de Bale	11/2 Espace Lac de Constance	30/5 Station S-Bahn
03/6 S-Bahn régional	<b>12 Tessin</b>	30/6 Habiter au bord
	12/1 Sottoceneri	30/7 d'un lac artificiel
	12/2 Les lacs tessinois	30/8 Rheinbasel
<b>04 Lac des Quatre-Cantons</b>	<b>13 Berne</b>	- Quartier au bord de la rivière
04/1 Lac des Quatre-Cantons	13/1 Couronne de villes autour	
04/2 De Zoug à Lucerne	13/2 Ville de Berne	<b>40 Friches</b>
04/3 Forme urbaine de Lucerne		40/1 Calançatal
<b>05 Zurich</b>	<b>14 Bale-Zurich</b>	40/2 Jardin paysager alpin
05/1 Zurich nord 1	14/1 Bale-Zurich	40/3 Sentinal
05/2 Zurich nord 2	14/2 Bale-Zurich en 30 minutes	40/4 Miental
05/3 Quatre collines		40/5 Wiesen
05/4 - Zurich Milchbuck	<b>16 Appenzell</b>	40/6 Friche centrale
05/5 Hardwald	16/1 Appenzell campagne	





Alors qu'en principe elles mettent en évidence des éléments déjà connus, elles ont été, en ce qui concerne notre recherche, une source de connaissance.

C'est en cela que le point de départ de la recherche diverge des autres approches plus fortement orientées vers une analyse quantitative: il revêt un caractère transductif et relie les approches architectoniques et celles des sciences sociales. Des méthodes statistiques mais également des procédés architectoniques ont été utilisés.

Le matériel de recherche a été réalisé par près de cent cinquante étudiants en architecture de l'ETH Studio Basel. Sur une durée de huit semestres, ils ont parcouru presque tous les territoires suisses pour effectuer des « fouilles »: ils ont sondé les situations urbaines, rassemblé différents matériaux, photographié, mené des entretiens et dressé des cartes. Nous avons soigneusement sélectionné les territoires de recherche, pour éviter de nous baser sur des unités régionales déjà existantes mais plutôt pour appuyer nos recherches sur les différentes frontières au centre des cartes et au centre de l'analyse. Les connaissances ainsi acquises ont été ajoutées à des données statistiques et à des recherches, elles ont été renforcées et peaufinées et finalement confirmées par des spécialistes.

**La standardisation.** Pour chaque représentation cartographique il est capital de définir des territoires partiels et de délimiter leurs frontières. Pour ce faire, il existe divers procédés.

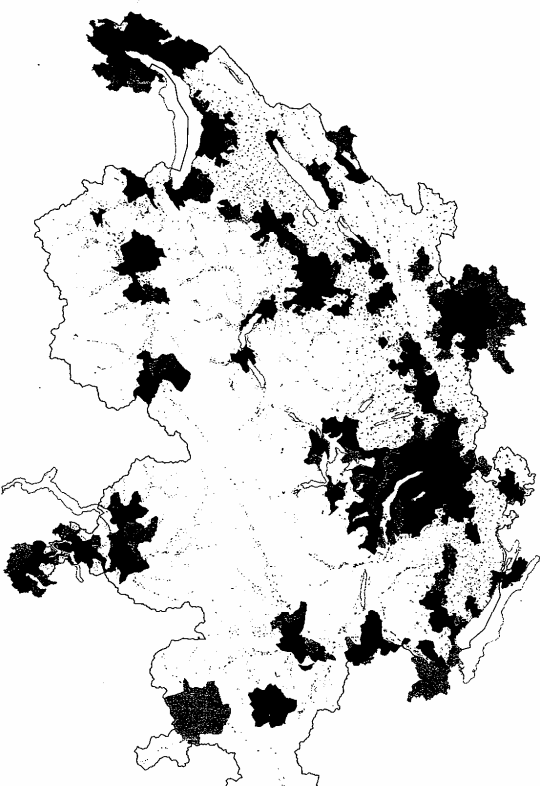
Le point de départ le plus répandu pour l'analyse des territoires urbains est celui de l'identification des agglomérations. Elles sont enregistrées en Suisse depuis 1930 et leur nombre d'habitants est recalculé après chaque recensement. D'après la définition actuelle, les agglomérations sont des territoires urbains d'au moins 20 000 habitants, qui partagent un même caractère urbain. Ces territoires sont composés d'un centre urbain et de communes avoisinantes qui doivent remplir trois des cinq critères suivants: une continuité

du cadre bâti avec celui du centre urbain, une forte densité d'habitants ou d'emplois, une forte croissance démographique, un réseau pendulaire dense avec le centre et un taux bas de personnes actives dans l'économie agricole. Les communes isolées de plus de 10 000 habitants font également partie du territoire urbain. Après cette délimitation, 73 pour cent de la population vivait en 2000 dans des territoires urbains (OFS 2003).

Le problème majeur de cette définition est qu'elle a été élaborée pour un ancien modèle d'urbanisation monocentrique. Elle repose sur une image spectrique de l'urbain: un centre urbain entouré par des ceintures d'agglomérations concentriques. Au rythme du recensement de la population, qui a lieu tous les dix ans, les agglomérations se retrouvent élargies d'un nouveau cercle de communes. Cette définition devient rapidement problématique lorsque des agglomérations se heurtent les unes aux autres ou lorsque des régions urbaines polycentriques émergent.

Le concept de « zone d'urbanisation » élargit la conception d'agglomération (PERUX 2001). Cette délimitation, qui repose essentiellement sur les réseaux pendulaires, se base sur une définition plus générale: les communes n'appartiennent à un territoire urbain que si une part minimale des personnes actives utilise le réseau pendulaire dans le centre urbain, dans les territoires suburbains ou dans plusieurs centres urbains. Cette méthode permet une définition précise et différenciée des zones de rayonnement polycentrique. En effet, elle partage une contrainte essentielle avec la définition de l'agglomération: les résultats montrent une parfaite délimitation entre des territoires « urbains » et « non-urbains ».

Tous les territoires extérieurs aux agglomérations sont en principe considérés comme des valeurs résiduelles, qui, suivant la définition, ne sont rien d'autre que des « espaces ruraux ». Les deux procédés reproduisent ainsi la traditionnelle séparation de ville et de campagne. Des formes périphériques de l'urbanisation sont ignorées, au même titre que les grandes différences existant au cœur des territoires urbains.



Agglomérations et villes suisses  
 Agglomérations et villes en 1990  
 Agglomérations et villes en 2000

Des analyses plus différenciées ont été faites grâce à l'apport de la standardisation qui utilise un set spécifique d'indicateurs et également des procédés statistiques complexes, pour répondre aux différentes questions qui se posent. Le résultat cartographique ressemble dans la plupart des cas plus à un tapis rapeteté abstrait parsemé de surfaces colorées, que seul les spécialistes peuvent décrypter. Cette structure en patchwork complique également l'identification des grands territoires concrets.

Le procédé que nous avons choisi se distingue considérablement de ce processus. La typologie développée ici se base sur une analyse qualitative et non sur des calculs statistiques. Elle opère certes aussi sur la base de données statistiques et de valeurs seuils, cependant le but de notre recherche n'est certainement pas la délimitation précise des territoires. Il s'agit bien plus de saisir et d'exposer les différents phénomènes qui sous-tendent l'urbanisation en Suisse. C'est pourquoi la représentation cartographique est bien plus le résultat d'un assemblage de diverses caractéristiques. Ce genre de représentation ne souhaite pas convaincre par des chiffres statistiques précis mais par l'imaginaire.

**Les indicateurs.** Pour chaque standardisation, le choix des indicateurs joue un rôle décisif pour la pertinence des résultats. Le choix sur lequel nous nous sommes arrêtés ici ne correspond pas à une procédure systématique classique, la situation des données nous a même posé de gros problèmes. Les sciences régionales occupent depuis longtemps en Suisse une position marginale, par manque de données, de recherches et d'analyses empiriques. Certains indicateurs utiles, en particulier les chiffres en matières de flux, nécessaires pour évaluer les réseaux d'interaction, n'étaient pas disponibles. De plus, viennent s'ajouter des problèmes de statistiques nationales qui ne sont brusquement plus disponibles au-delà des frontières nationales. Les données statistiques comparables de plusieurs pays à l'échelle des communes ne sont jusqu'à ce jour quasi-

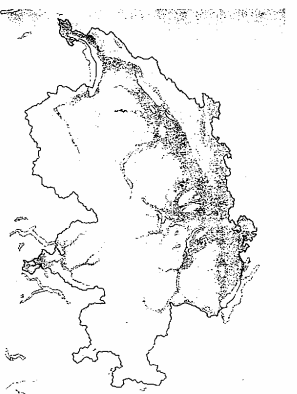
ment pas disponibles ou ne peuvent être intégrées que moyennant un grand investissement. Nous ne disposons dès lors que de très peu d'indicateurs.

Pendulaires: jusqu'à aujourd'hui, les pendulaires sont les seules sources chiffrées en matière de flux dont nous disposons pour l'ensemble du territoire. Contrairement aux valeurs relatives utilisées pour la délimitation des agglomérations, nous avons mis en application des valeurs absolues et nous avons travaillé les zones de rayonnement à la façon de l'échelle architectonique. A défaut de pouvoir disposer des chiffres du recensement de 2000, nous avons utilisé ceux de 1990.

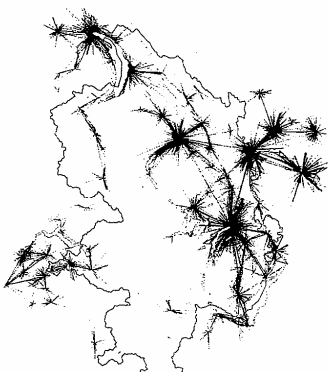
L'anglais au travail: l'indicateur extrêmement pertinent, qui concorde parfaitement avec le genre de standardisation que nous cherchions, est celui de « l'anglais au travail » pris en compte dans le recensement national. Un fort taux équivaut à une orientation internationale et à une mise en réseau des activités économiques. Inversement, un faible taux serait le signe d'une orientation marquée vers l'intérieur. Cet indicateur révèle des différences régionales considérables: de moins de 5 pour cent dans les territoires périphériques (friches alpines) à plus de 25 pour cent dans les régions métropolitaines et les stations alpines orientées vers le tourisme international.

L'altitude: en principe, la topographie n'est pas prise en compte lors d'analyses de processus d'urbanisation, mais joue un rôle important dans la structure urbaine. Dans les régions de montagne, notamment, elle empêche une expansion des zones urbaines et limite considérablement les possibilités de réseau. L'exploitation agricole est également fortement influencée par les conditions topographiques. C'est pourquoi l'altitude et la vigueur du relief jouent également un rôle central dans la définition officielle des zones de montagne. Notre standardisation identifie l'altitude comme une caractéristique importante de différenciation entre les zones calmes du Plateau et les friches alpines.

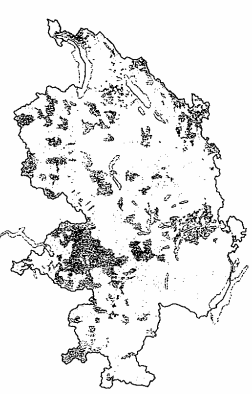
D'autres indicateurs ont été mis à contribution pour identifier des types d'urbanisation individuels,



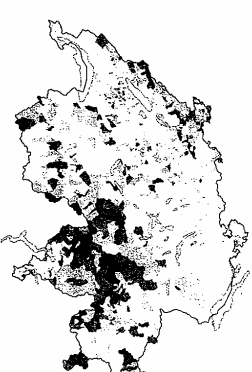
**Altitudes**  
0-600 m  
600-1200 m  
1200-2500 m  
> 2500 m



**Pendulaires, 1990**  
Un trait correspond à 100 pendulaires



**L'anglais au travail, 2000**  
25.0-53.6%  
10.0-24.9%  
5.0-9.9%  
0.0-4.9%



**Friches alpines**  
Proportion des 25 à 50 ans sur l'ensemble de la population, 2000.  
Communes de moins de 500 habitants et de plus de 1500 ha de surface, 2000.  
Diminution moyenne annuelle de la population, de 1980 à 2000.

tels que la structure des branches économiques, la structure de la population, le développement démographique, l'exploitation agricole à titre principal, les nœuds et la taille des communes.

Les paragraphes suivants sont consacrés aux définitions et aux caractéristiques de cinq types d'urbanisation. Les analyses détaillées se trouvent dans le troisième volume du portrait urbain de la Suisse.

### Les régions métropolitaines

Les régions métropolitaines sont des régions urbaines, dotées d'un réseau et d'une influence fortement internationaux. Elles forment des points nodaux dans le réseau mondial des échanges et de la communication.

Une région métropolitaine se caractérise par un fort lien des différents réseaux mondiaux: les réseaux du commerce et de la production, les courants financiers, les réseaux culturels et sociaux ainsi que les réseaux des flux migratoires. La superposition et l'entrelacement des réseaux engendrent une forte complexité économique, sociale et culturelle qui se reflète jusque sur le plan régional. Une région métropolitaine est formée d'une vaste zone d'influence qui relie entre eux les lieux les plus divers pour en faire un ensemble hautement différencié et polycentré. Elle est composée d'un ou de plusieurs centres urbains et englobe un réseau large de moyennes et de petites villes ainsi que des territoires suburbains et périurbains.

Grâce à leur zone d'influence étendue, les régions métropolitaines sont parcourues par diverses frontières. Elles traversent pratiquement toujours des frontières régionales mais également nationales. Les régions métropolitaines ont pour caractéristique de renfermer de nombreuses anciennes frontières encore actives mais fondamentalement modifiées: elles deviennent souples, floues et dynamiques. Contrairement aux grandes villes classiques, les régions métropolitaines n'ont pas de formes reconnaissables et leur extension ne peut plus se définir clairement.

### 200 - Une typologie de la Suisse urbaine

Les régions métropolitaines renferment un foisonnement de personnes, d'activités et d'usages les plus variés qui se côtoient et s'affrontent. Ce sont ces *différences* extrêmes qui caractérisent ces régions, différences qui sont dynamiques mais parfois aussi explosives. C'est pourquoi il est extrêmement important qu'elles ne se repoussent pas et ne s'isolent pas entre elles, mais qu'elles se reconnaissent, interagissent et deviennent ainsi créatives et productives. Une région métropolitaine est tout aussi bien composée d'éléments ambients, de cosmopolitisme et d'ouverture au monde que de problèmes et de conflits.

**Ville mondiale et ville globale.** Le terme général de métropole caractérise une ville jouissant d'une culture cosmopolite et d'une influence internationale. La globalisation confère à ce terme une nouvelle signification: les métropoles d'aujourd'hui sont considérées sur le plan économique comme les centrales de coordination de l'économie mondiale. Le terme utilisé dans la littérature pour définir de telles villes est celui de «world city» (ville mondiale) et de «global city» (ville globale).

Friedmann et Wolff (FRIEDMANN, WOLFF 1982; FRIEDMANN 1995) donnent la préférence au terme de «world city» pour qualifier les villes situées au sommet d'un système urbain mondial hiérarchisé. Le noyau économique des villes mondiales est un secteur étroit, composé des sièges des multinationales, du système financier global, des systèmes de transport et de communication, des prestations de service pour les entreprises ainsi que des médias et de la culture. Les villes mondiales sont d'une part des lieux centraux propices à la concentration et au contrôle des flux de capitaux internationaux et d'autre part, elles sont des destinations pour une grande partie de la population migrante dans le pays. Les structures internes de ces villes sont ainsi caractérisées par une forte polarisation sociale et spatiale et sont qualifiées par Friedmann et Wolff sous la métaphore de «Citadelle et Ghetto».



Typologie d'une Suisse urbaine: indicateurs

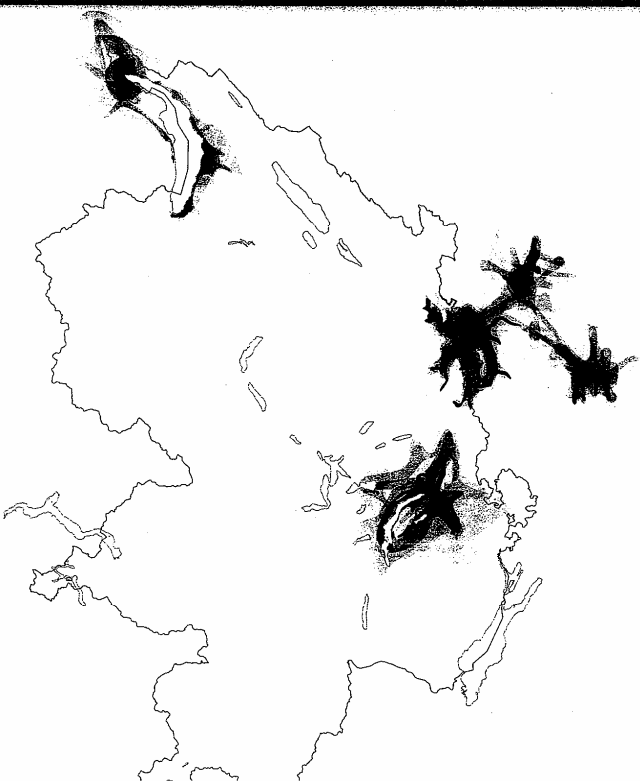
Inspirée par ces réflexions, Saskia Sassen (1994, 1996) développe son concept de « global city », concept aujourd'hui très important dans les débats théoriques portant sur l'urbanisation. Elle définit la ville globale comme un complexe économique doté d'un maillage très dense, produisant une « capacité de contrôle » globale. Le contrôle de l'économie globale requiert des inputs variés voire complexes, qui vont des activités de l'industrie de la finance à la prise de décision, en passant par la comptabilité et le secteur publicitaire. Contrairement à l'hypothèse répandue selon laquelle les nouvelles technologies de télécommunication auraient un effet décentralisant, ces fonctions se concentrent aujourd'hui pour la plupart dans très peu de centres. Sassen justifie ce processus d'agglomération en mentionnant la complexité des inputs et des processus d'innovation, indispensables pour la production du contrôle mondial, mais également l'intervention non négligeable du facteur temps, auquel ce processus est soumis. C'est ainsi que les villes globales ont vu naître des complexes de production hautement spécialisés et étroitement imbriqués, composés d'un ensemble d'entreprises spécialisées et d'institutions. Elles ne sont pas uniquement composées de fonctions hautement qualifiées, mais reposent également sur toutes sortes d'activités mal rémunérées, qui ne sont en général pas considérées comme faisant partie de l'économie globale, soit des travaux de secrétariat, de maintenance ou de nettoyage. Ces travaux ne peuvent pas être délocalisés mais doivent être effectués sur place, la plupart du temps par des femmes et des immigrants. Cette présence conjointe du centre et de la périphérie, du pouvoir d'entreprise et des groupes sociaux dévalorisés, donne aux villes globales des allures de « terrains de lutte », sur lequel les contradictions du nouvel ordre global s'affrontent (SASSEN 1994:141ss).

**Métropolisation.** Sur un plan plus général, les processus sous-tendant l'émergence des villes mondiales et des villes globales peuvent se concevoir avec le concept de la métropolisation (WEITZ 1996) : l'économie globale est

principalement organisée sous forme de réseaux. Sur certains points nodaux, les réseaux se chevauchent et s'intensifient jusqu'à devenir des espaces métropolitains. Cette intensification génère des effets spécifiques et exerce une forte attraction sur les entreprises internationales, à travers ces nœuds logistiques, les espaces métropolitains n'offrent pas seulement une bonne accessibilité, mais également la possibilité de développer des chaînes d'activités hétérogènes. Un tissu dense se forme ainsi où les aires d'action se chevauchent, offrant la possibilité de combiner à l'infini les éléments les plus divers. La superposition de cultures variées favorise également des processus d'innovation et d'apprentissage. Alors que des innovations sectorielles et techniques peuvent également surgir dans des centres de recherche isolés, il serait nécessaire, si l'on veut évoluer et découvrir de nouvelles combinaisons surprenantes, de s'ouvrir à des impulsions extérieures. Les réseaux hétérogènes des milieux métropolitains génèrent continuellement de telles impulsions.

L'économie globalisée se caractérise donc par un réseau interdépendant des centres métropolitains et de leurs zones d'influence régionales (SCOTT 1998). Ces centres métropolitains génèrent des régions urbaines polycentriques qui comprennent souvent plusieurs villes. Il est aussi possible d'avoir plusieurs centres fonctionnant comme une métropole.

Une région métropolitaine désigne ainsi une zone d'influence polycentrée relativement grande, dotée d'un réseau global. Sa définition reste toutefois floue. Au sens le plus large du terme, on peut rajouter qu'une telle région devrait compter plus d'un million d'habitants et jouir d'une influence ou d'une reconnaissance internationale (BLÖTTEVOGEL 2001, BASSAND, POSCHER, WURST 2003). De telles définitions restent cependant problématiques : premièrement, le nombre d'habitants n'est qu'un aspect parmi d'autres et ne donne que peu d'information sur l'importance d'une région urbaine. La thèse qui veut qu'une métropole ne puisse être compétitive sur le plan international que si



Regions métropolitaines

elle offre une masse critique, ne repose sur aucune donnée empirique concluante. Deuxièmement, l'importance d'une région urbaine sur le plan international est très difficile à déterminer. La plupart du temps, une approche économique unilatérale prévaut dans ce genre d'étude et se limite souvent à l'énumération des sièges des entreprises internationales.

Le terme de région métropolitaine est aussi utilisé pour le développement régional. Pour obtenir un meilleur classement dans des statistiques et pouvoir être ainsi compétitif, le périmètre des zones d'influence attachées à la métropole est souvent délimité de manière si large qu'il est possible de relever statistiquement un nombre élevé d'habitants et de compter sur une importante force économique.

Bien que le terme de région métropolitaine soit problématique sous plusieurs points de vue, nous le prendrons pour notre typologie et nous partirons tout de même d'une compréhension qualitative plus générale de la métropole qui revêt également une importance sociale et culturelle. Une culture ouverte et cosmopolite, les différences dynamiques marquées et le potentiel innovateur, issu de l'enchevêtrement de tous ces différents réseaux, sont pour nous les caractéristiques prépondérantes des régions métropolitaines. Les innovations sociales sont souvent le résultat de processus aléatoires et spontanés, fortement basés sur le hasard. Plus vastes sont la diversité et l'ouverture d'un lieu, plus grandes sont les chances de telles innovations.

De ce fait, l'extension d'une région métropolitaine ne peut être définie de manière uniforme et explicite. Des systèmes hautement différenciés qui créent entre eux des aires d'interdépendance s'y superposent. De nombreux critères de délimitation peuvent être ainsi invoqués, en sachant que la taille des zones d'influence qui en résultent peut différer considérablement. Les mouvements pendulaires, les réseaux de production régionaux, les réseaux de transport public, les réseaux de consommation et de loisirs ou les systèmes médiatiques sont autant d'approches possibles pour envisager

ces régions polycentrées et polymorphes. La superposition de ces caractéristiques permet une bonne approche de l'extension d'une zone métropolitaine. L'observation des processus locaux de transformation livre également d'importantes informations: les régions métropolitaines englobent tout territoire sur lequel presque chaque modification est la conséquence ou la réaction au développement de l'ensemble de la région.

**Trois régions métropolitaines transfrontalières.** Si l'on considère le vaste éventail de définitions, il est possible d'identifier une grande variété de régions métropolitaines en Suisse, en tenant compte aussi bien de leur taille que de leur nombre. L'identification diverge selon les intérêts et devient également une question politique (pour un aperçu, LERESCHE, JOYE, BASSAND 1995).

L'Office fédéral de la statistique discerne cinq régions métropolitaines: Zurich, Bâle, Genève-Lausanne, Berne et le Tessin. Le choix de ces régions ne se base pas sur une analyse différenciée mais principalement sur un regroupement de régions voisines, notamment et avant tout sur le réseau pendulaire qui les lie. Cette définition reste fidèle à la conception décentralisée fédéraliste, encore aujourd'hui dominante en Suisse: chaque région doit disposer d'une zone métropolitaine.

En revanche, un groupe de chercheurs de l'EPF Zurich n'ont identifié que deux régions métropolitaines en Suisse: la région lémanique et Zurich. Ils défendent la thèse selon laquelle une « Région métropolitaine européenne de Zurich », qui s'étend du lac de Constance à Bâle, prend forme à partir de quatre millions d'habitants (BEHRENDT, KRUSE 2001). Cette définition repose avant tout sur l'étendue des réseaux d'entreprise de la place financière zurichoise. Le critère de délimitation le plus important est celui des agglomérations connexes situées à une heure de voiture du centre de Zurich. Ceci implique que seules les régions atteignant une certaine taille peuvent être compétitives au niveau international. Aucune recherche qui puisse corroborer cette thèse avec de plus amples arguments n'a été faite jusqu'à ce jour.

Su  
ré  
ge  
la  
Bâ

me  
Ell  
tat  
for  
que  
ma  
la t  
ma

pro  
loj  
cent  
tral  
diti  
fran  
voir  
et po  
helv  
nom  
nant  
de cl  
tiven  
pas u  
à la re  
les re  
« auti  
pour  
un cl  
d'ouv

Platea  
d'agg  
ment.  
mutée

es. La super-  
: une bonne  
ropolitaine.  
nsformation  
is: les régions  
re sur lequel  
quence ou la  
de la région.

lières. Si l'on  
est possible  
néropolitai-  
de leur taille  
rge selon les  
on politique  
1995).  
iscérne cinq  
e-Lausanne,  
se base pas  
ment sur un  
ent et avant  
te définition  
léraliste, en-  
aque région

urs de l'EPP  
ropolitaines  
s défendent  
ropolitaine  
e Constance  
ons d'habi-  
tion repose  
eprise de la  
imitation le  
is connexes  
Zurich. Ceci  
ne certaine  
ernational.  
e thèse avec  
u'à ce jour.

Sur la base de notre analyse, nous avons relevé trois régions de Suisse correspondant plus ou moins aux exigences des régions métropolitaines: la région de Zurich, la région bipolaire lémanique et la région trinationale Bâle-Mulhouse-Freiburg.

Ces trois régions sont aujourd'hui indiscutablement les moteurs de croissance de l'économie suisse. Elles se retrouvent toutes les trois dans une même orientation globale, se distinguent pourtant relativement fortement les unes des autres par leur économie et leur quotidien. Elle affichent une spécialisation économique marquée et se positionnent ainsi en conséquence dans la hiérarchie globale des régions métropolitaines de manière différente.

Ces trois dernières décennies, Zurich a vécu un processus de transformation fondamental et s'est développée de la plus grande ville industrielle de Suisse en centre financier global, en ville globale. Sa position centrale au sein de la Suisse, sa forte dépendance aux conditions cadres nationales tels que le secret bancaire, le franc suisse et la stabilité sociale, mais également le pouvoir de contrôler le développement économique, médial et politique font de la ville de Zurich une « métropole helvétique ». Parallèlement à ses transformations économiques, Zurich a également vécu une mutation étonnante du quotidien. La commune provinciale à l'esprit de clocher est devenue comparativement une ville relativement ouverte et cosmopolite. Cette évolution n'est pas uniquement due à la globalisation mais également à la révolte urbaine des années quatre-vingt, renfermant les revendications d'une génération urbaine pour une « autre ville », plus de créativité et des espaces de liberté pour d'autres styles de vie. Ces conflits ont favorisé un climat culturel exceptionnellement productif et d'ouverture au monde.

La région de Zurich est située au centre du Plateau suisse fortement urbanisé et attire toujours plus d'agglomérations et de villes dans sa zone de rayonnement. La région initialement monocentrique s'est mutée au cours des dernières années en une zone de

rayonnement complexe et polycentrée. Toutefois, en raison du « réflexe anti-Zurich » largement répandu en Suisse, aucune unité politique ne s'est encore formée pour la région métropolitaine de Zurich. La seule unité politique qui structure cette région jusqu'à aujourd'hui est le canton de Zurich.

Genève, la deuxième place financière suisse, se positionne de manière différente: Genève est plus une ville internationale qu'une ville globale et son passé en tant qu'Etat-cité est toujours présent. L'économie genevoise se base aujourd'hui sur un étroit segment des finances, sur la forte présence d'organisations internationales ainsi que sur un secteur spécialisé dans la production d'articles de luxe. Cette combinaison spécifique de réseaux confère à la ville de Genève une teinte en même temps cosmopolite et introvertie. De ce fait, Genève cultive une relation ambivalente avec la région métropolitaine qui se développe peu à peu le long du lac Léman. D'une part la région lémanique forme un paysage urbain à rayonnement international. D'autre part, la région est bipolaire et partagée en deux parties: deux zones d'influence distinctes se sont formées autour du centre international de Genève et autour du centre régional de Lausanne.

Bâle présente encore une autre orientation et une autre dynamique de développement. Encore dans les années quatre-vingt, Bâle était une ville fortement industrielle et montrait des symptômes distincts de crise. Depuis, la ville a développé une économie globalisée, orientée essentiellement vers la gestion des entreprises internationales ainsi que vers la recherche et le développement dans le domaine de la chimie, de la pharmacie et de la biotechnologie. Les industries implantées de longue date et une forte conscience locale ont fait de Bâle une ville relativement homogène sur le plan social et culturel. De plus, Bâle s'étend de plus en plus au-delà des frontières française et allemande. Sur le plan régional, la ville continue de s'étendre vers le nord en direction du Rhin supérieur. Les efforts assidus vers une coopération transfrontalière pour former une

grande unité avec les centres voisins de Mulhouse et Freiburg au-delà du Jura existent déjà depuis des décennies. La région métropolitaine qui est sur le point d'émerger prend alors une dimension tripartite et trinationale. Dans ce cas, les frontières remplissent clairement leur double fonction de séparation et de potentiel.

Les trois régions métropolitaines suisses affichent des spécialisations économiques très différentes; leurs positionnements et caractéristiques respectifs diffèrent en conséquence. Il existe certainement entre ces régions toutes sortes de contacts et de liens, mais les synergies et les complémentarités ne sont pas largement reconnaissables. Le développement des trois régions suit des dynamiques différentes. La constitution régionale de ces trois régions diffère également considérablement.

La spécialisation forte et approfondie est également le critère déterminant sur lequel nous sommes basés pour considérer les régions de Zurich et de Bâle-Mulhouse-Freiburg comme deux entités séparées. Il existe certes une diversité d'interdépendances entre ces deux régions, leurs zones d'influence s'étendent toujours plus loin et leurs frontières commencent à se chevaucher. Cependant, les différentes cultures et orientations économiques et quotidiennes en font deux unités clairement distinctes, bien plus encore que la séparation topographique faite par la chaîne du Jura et par ce réflexe encore marqué de délimitation.

### Les réseaux de villes

Les réseaux de villes se composent de petits et moyens centres situés à l'extérieur des régions métropolitaines. Leurs formes et leurs caractéristiques peuvent varier fortement. Les centres sont reliés par une étroite interdépendance économique, culturelle et sociale basée sur une relation horizontale.

Les réseaux de villes sont d'orientation principalement régionale et nationale, sans pour autant atteindre une dimension importante au niveau international.

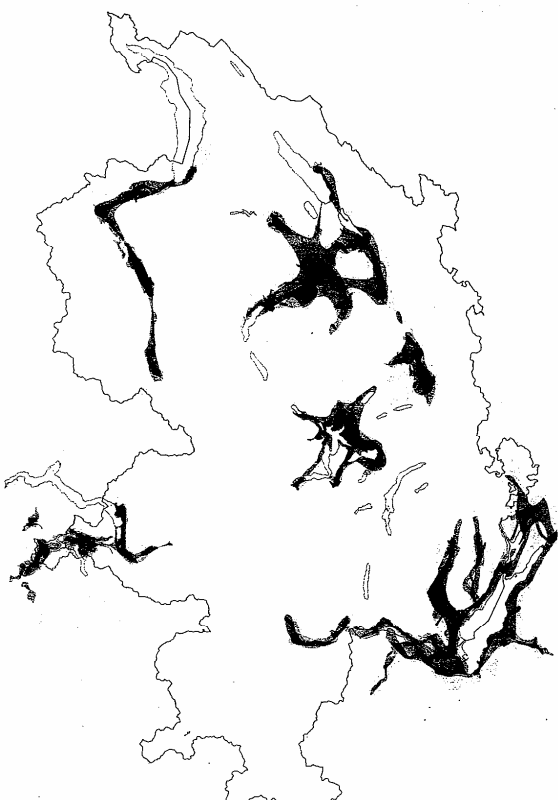
206 - Une typologie de la Suisse urbaine

Leur densité et leur hétérogénéité restent moyennes. Un réseau de villes dessert d'une part les complémentarités, puisqu'il répartit des tâches centrales dans les domaines de l'économie, de la culture, de la formation, de la consommation ou de l'administration. Il génère d'autre part des synergies, c'est-à-dire qu'il dispose de fonctions et d'installations complémentaires, qui entraînent des effets d'échelle considérables.

La quasi-totalité des réseaux de villes est traversée par diverses frontières. Ils relient en principe plusieurs régions et vont parfois au-delà des frontières nationales. C'est pourquoi il existe des responsabilités politiques distinctes et des fractionnements marqués. Une plus faible dynamique des réseaux confère à ces frontières un caractère plus fort, même si leur potentiel peut être élevé. Les frontières extérieures des réseaux de villes ne peuvent souvent pas être déterminées de manière précise.

Les différences à l'intérieur des réseaux de villes peuvent être grandes, leurs conséquences restent cependant en règle générale limitées, plutôt passives voire même statiques. Les milieux à caractère marqué des petites villes à l'intérieur des réseaux de villes montrent une tendance à un plus fort contrôle social et par conséquent une propension à l'enfermement. La répartition régionale des institutions, des infrastructures et des installations prévient la formation de trop fortes différences. Le potentiel urbain est divisé et ainsi sectorisé et affaibli.

Les synergies et les complémentarités. Le terme de réseau de villes existe déjà depuis un certain temps. Dans la pratique, il est utilisé pour désigner toutes sortes de relations de coopération entre les villes. Il est également souvent utilisé comme label pour les développements régionaux ou pour légitimer des investissements dans des infrastructures. Un exemple typique qui illustre une telle utilisation est celui du concept national du «réseau de villes suisses» qui par delà l'idée que la Suisse est formée d'un réseau cohérent de villes



Réseaux de villes

interdépendantes (cf. plus haut). Ce concept masque cependant les grandes différences existant entre chaque centre de la Suisse. Selon notre analyse, il est impossible d'identifier un réseau de villes cohérent. Ce réseau se divise d'une part dans les régions métropolitaines et leurs zones d'influence élargies, d'autre part dans plusieurs réseaux de villes régionaux. Sur un plan général, on peut définir un réseau de villes comme un réseau non-hiérarchisé de villes de même taille, basé sur un ensemble de relations horizontales. La condition centrale est l'existence de complémentarités et de synergies agissantes entre les villes (BERTRAND, ROBERT 1991). La proximité spatiale des villes ne signifie en soi pas grand-chose. La question primordiale est plutôt celle de l'étroite collaboration entre les villes, collaboration qui s'intensifie dans la division de travail de réseaux régionaux.

Les infrastructures étatiques et privées sont importantes, en particulier les systèmes de production régionaux qui font l'objet depuis des années de discussions au sein de la recherche régionale (par ex. STORPER 1997, CREVOISIER, CAMAGNI 2000). Les systèmes de production régionaux sont des réseaux différenciés d'activités économiques, déterminés d'une part par une structure des branches spécifiques qui sont d'autre part implantées dans des milieux régionaux qui peuvent contribuer à encourager les processus régionaux d'innovation et d'apprentissage. Ces réseaux reposent sur une interdépendance de plusieurs institutions et sur l'existence des relations externes aux entreprises: des aménagements sociaux et culturels, mais également des canaux de communication formels et informels permettant le transfert du savoir.

On compte en Suisse différents systèmes de production régionaux (CREVOISIER, CORPATAUX, THIERSTEIN 2001). Hormis ceux de Genève, Bâle, Zurich et du système urbain touristique de Lausanne, il existe également des systèmes de production qui se superposent entièrement ou partiellement aux réseaux de villes: les systèmes industriels de la Suisse orientale et de l'Arc jurassien, le

système industriel, touristique et tertiaire du Tessin et le système industriel touristique du Valais.

**Les développements spécifiques de la Suisse.** En raison de sa structure fédéraliste et de son industrialisation décentralisée, la Suisse est jusqu'à ce jour saturée de petits et de moyens centres caractérisés par une forte structure traditionnelle de petite ville, pourvus d'écoles supérieures, d'hôpitaux régionaux et d'aménagement culturels et sociaux. Il existe ainsi vingt-six chefs-lieux de canton possédant chacun son administration. Vient s'ajouter un grand nombre de centres régionaux qui bénéficient également d'une aide particulière. Plusieurs d'entre eux, notamment dans la région de Zurich, dépendent de la métropole et doivent être considérés comme faisant partie des régions métropolitaines. Cependant, une grande partie de la Suisse n'est pas directement sous l'influence des grands centres, en particulier dans le Plateau central, en Suisse orientale, au Tessin et dans les grandes vallées alpines. Ces petites et moyennes villes sont d'une part trop éloignées des centres métropolitains et, d'autre part, leur structure économique est trop différente pour pouvoir bénéficier de manière déterminante des impulsions de développement des centres métropolitains.

Plusieurs de ces petites et moyennes villes jouissent en partie depuis longtemps d'étroites relations culturelles et économiques, notamment en Suisse orientale, au Tessin, en Suisse centrale et au pied du Jura. Si on ne peut identifier avec précision des réseaux urbains dans ces régions, il existe toutefois une certaine interdépendance liée aux activités quotidiennes, comme on peut le voir dans les relations pendulaires.

Au sein de ce tissu hétérogène de relations, des structures précises clairement déterminées se profilent, comme par exemple la couronne urbaine autour de Berne, le réseau de villes en forme de poche qui entoure le lac des Quatre-Cantons ou encore le réseau de villes transfrontalier «réseau urbain des lacs» (Rete Urbana dei Laghi) qui relie les cinq centres de Bellinzone,

Local  
rése:  
des  
ains:  
cent  
urba  
En r:  
prés  
géon  
lisée  
linéa

ces r:  
form  
nomi  
parti  
d'une  
devie  
ville  
pagn  
aux z  
ment  
polita

core:  
grand  
lier da  
tée da  
les do  
rése:  
gique:  
entreg  
qui ren  
plus fi  
tion li  
forts: c  
proces  
faible:

par un



laire du Tessin et  
l'Alsace.

le la Suisse. En  
son industrialisation  
à ce jour saturée  
isés par une forte  
pourvus d'écoles  
d'aménagement  
et six chefs-lieux  
nistration. Vient  
entre les régions  
particulière. Plus  
région de Zurich,  
être considérés  
métropolitaines.  
Suisse n'est pas  
ands centres, en  
Suisse orientale,  
pines. Ces petites  
op éloignées des  
rt, leur structure  
ouvoir bénéficier  
ions de dévelop-

ennes villes jouis-  
troites relations  
it en Suisse orien-  
u pied du Jura. Si  
s réseaux urbains  
ne certaine inter-  
ennes, comme on  
l'Alsace.

de relations, des  
inées se profilent,  
baine autour de  
roche qui entoure  
e réseau de villes  
cs » (Rete Urbana  
s de Bellinzona,

Locarno, Lugano, Côme et Varèse. Alors que ces trois réseaux de villes sont centrés autour de villes plus grandes telles que Berne, Lucerne et Lugano, et génèrent ainsi un mouvement en forme d'étoile, un réseau polycentré élargi sans réel centre s'est formé dans la zone urbaine de Aarau-Olten et dans la Suisse orientale. En raison de leur équilibre topologique relatif, ils ne présentent presque aucune orientation dominante ni géométrie marquante. Enfin, la vallée alpine industrialisée du Valais possède également un réseau de villes linéaire.

Même s'ils ne forment pas d'unités délimitées, ces réseaux ne forment pas un amas aggloméré sans forme et sans fin, mais plutôt des structures aux physiologies uniques, des cultures urbaines et des identités particulières. Ces territoires ont favorisé l'émergence d'une culture urbaine originale, marquée par un mode de vie spécifique, ne relevant ni du village ni de la grande ville et distincte des grandes agglomérations. La campagne n'est pas loin: tous les réseaux de villes confinent aux zones calmes et/ou aux friches alpines. Typiquement, les passages sans transition aux régions métropolitaines, en particulier dans la région zurichoise.

La plupart des réseaux de villes suisses sont encore attachés à la tradition industrielle, en particulier dans les moyennes et petites entreprises, est implantée dans ces réseaux de villes. Il en va de même pour les domaines de la haute technologie. Par contre, ces réseaux ont beaucoup perdu de leurs fonctions stratégiques: une grande partie des prestations de service des entreprises a été déplacée en région métropolitaine, ce qui rend la dépendance des régions extérieures d'autant plus forte. La plupart ne présentent qu'une spécialisation limitée et n'affichent pas d'atouts économiques forts: des clusters économiques régionaux, générant des processus d'innovation, ne présentent souvent qu'une faible structure.

Presque tous les réseaux de villes sont traversés par un entrelacs complexe de frontières. Dans certains

cas, comme au Tessin ou en Suisse orientale, les réseaux de villes vont même au-delà des frontières nationales et la couronne urbaine autour de Berne est partagée par une frontière linguistique. Dans tous les réseaux de villes règne un enchevêtrement confus de frontières cantonales et régionales. C'est pourquoi les réseaux de villes sont également gérés par des compétences politiques variées et qu'ils sont caractérisés par des fragmentations marquées. Par conséquent, les différences au sein des réseaux de villes ne sont que moyennement marquées et n'ont que peu d'effet. La forte aversion à l'encontre des concentrations urbaines ainsi que la répartition fédéraliste des institutions, des infrastructures et des aménagements ont conduit dès le début à éviter une concentration potentielle de différences. De fortes identités locales ainsi que des marques d'animosité réciproque ont souvent pour effet de rendre les lieux plus homogènes et de renforcer encore le caractère marqué des petites villes.

Seules quelques timides tentatives ont été faites jusqu'alors au sein des réseaux de villes pour créer des unités politico-territoriales plus grandes. La coopération entre les villes s'est développée de manière différente mais toujours de manière laborieuse. La force de répulsion entre les différents pôles est considérable. Le regard se tourne plus facilement vers les centres métropolitains que vers le voisinage proche. D'ailleurs la proximité ou même le chevauchement avec les régions métropolitaines rendent encore plus difficiles de telles coopérations avec le voisinage proche.

Il existe peu d'alternatives à une coopération régionale: de par leur structure économique et leurs perspectives de développement, les réseaux de villes sont des territoires de prédilection pour les crises à venir. Économiquement dépendants des régions métropolitaines et ne possédant que peu d'atouts économiques, les potentiels les plus importants des réseaux de villes résident justement dans leur structure urbaine, dans leur diversité et dans la qualité de leur structure paysagère. Isolées, la plupart des moyennes et petites villes de Suisse

n'ont que peu de perspectives. Par contre, elles ont toutes les chances de générer des différences productives en combinant leurs activités quotidiennes.

### Les zones calmes

Les zones calmes sont des territoires de différentes grandeurs qui semblent très peu urbanisés. Elles ne font partie ni des réseaux de villes ni des régions métropolitaines. La caractéristique principale des zones calmes est par conséquent leur relatif éloignement des grands et même des petits centres. Ces territoires n'ont pour ainsi dire aucun centre propre autour duquel ils sont structurés.

Les réseaux des zones calmes sont avant tout orientés de manière locale et sont d'une intensité moindre. Les zones calmes ne possèdent également pas de maillage dense interne. Ces zones renferment les derniers éléments importants du secteur agricole et parfois des petites et moyennes entreprises industrielles. Peu à peu, des réseaux urbains prennent formellement dans ces zones qui finissent par s'insérer dans divers dispositifs.

Les frontières des zones calmes sont peu perméables. Ce sont les frontières traditionnelles des communautés villageoises et des vallées historiques, qui se déroulent souvent le long des frontières topographiques, qui continuent de dominer. Mais les frontières perdent de leur potentiel même là où elles sont plus souples parce qu'elles relient ou séparent des lieux de structure similaire: de par leur structure interne, les zones calmes sont isotopiques.

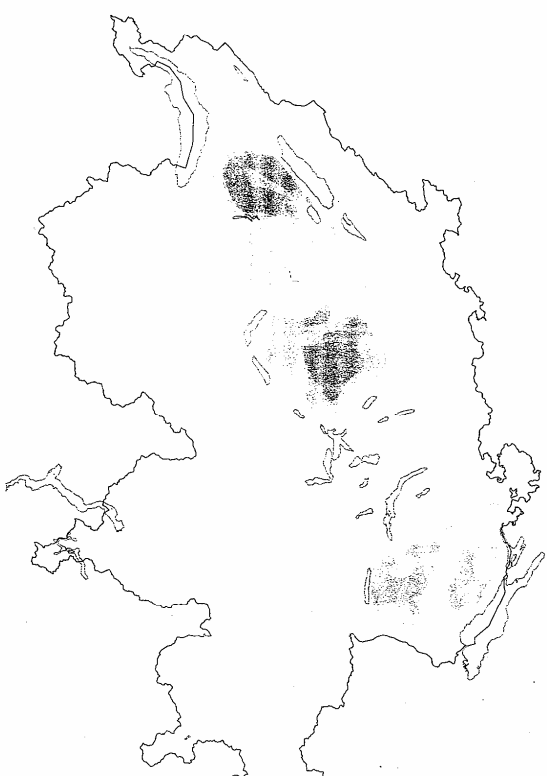
Par conséquent, même si les différences sont présentes, elles n'agissent que très faiblement. Entre les particularités locales et l'habitus urbain, les zones calmes restent statiques et inertes. Même si leur quotidien se différencie toujours moins de celui de la vie urbaine, il garde toutefois quelques particularités: il est plus lent, plus continu, il est plus lié au lieu et plus homogène. La proximité relative des centres urbains génère toutefois une lente augmentation de

l'hétérogénéité: diverses structures urbaines occupent les territoires, aboutissent à une superposition, à une détermination multiple et aux conflits d'utilisation qui en découlent.

Tous verts dans le tissu urbain. Les régions en dehors des Alpes ne sont pas toutes recouvertes par des régions métropolitaines ou des réseaux de villes. Certains endroits du tissu urbain laissent paraître quelques fragments d'espaces sont épargnés pour laisser place à une phytonomie indétectable: au cœur de la structure dense de l'urbanisation, des «trous verts» se forment au milieu du tissu urbain.

Les zones calmes se définissent sous deux aspects: vues de l'extérieur, elles apparaissent comme des territoires qui se retirent lentement, dans lesquels le processus d'urbanisation s'infiltre peu à peu. D'autre part, elles résistent activement à l'urbanisation. Les communes au cœur des zones calmes disposent encore d'une certaine autonomie. La culture villageoise occupe toujours une place très importante dans le quotidien.

Dans les statistiques officielles, ces territoires n'ont pas de désignation particulière. Comme la plupart des territoires alpins, ils tombent sous l'étiquette générale des territoires non-urbains extérieurs aux agglomérations et font ainsi partie des «espaces ruraux» (pour une analyse détaillée, voir SCHULZ, PERL, PASCHKE 2004). Ils ont toutefois depuis longtemps perdu leurs caractères ruraux. Le paysage est certes encore marqué par le secteur agricole mais ce dernier n'en assure plus la base économique. Ils sont même de plus en plus incorporés aux zones d'influence des régions métropolitaines et aux réseaux de villes. Comme par un mouvement de marées successives, ils sont saisis de plusieurs façons par le développement des centres, que ce soit les pendulaires, habitant dans de vieilles maisons de campagne, ou que ce soit pour profiter des aménagements de loisirs ou de l'aménagement des routes: les zones calmes deviennent de plus en plus périurbaines.



Zones calmes

En Suisse, les recherches sur la périurbanisation ont tout d'abord été effectuées dans le Gros-de-Vaud, au nord de Lausanne (cf. AYDALOT, GARNIER 1985, GARNIER 1985). Dans son sens le plus large, le terme périurbanisation décrit la relation que les centres entretiennent avec « l'arrière-pays » au niveau du quotidien. Ce processus fonctionne dans les deux sens: ce sont principalement les habitants issus des couches de la population plus aisées qui cherchent à sortir des villes pour habiter toujours plus loin dans la campagne, alors que, inversement, les habitants des territoires périphériques travaillant dans les centres, gardent leur lieu de domicile. Le processus de périurbanisation débute de manière imperceptible, puisque dans sa première phase, il ne modifie ni le caractère bâti du site, ni la structure paysagère. Peu à peu, des zones de logements individuels et diverses infrastructures font toutefois leur apparition.

**Les zones de séparation.** On dénombre trois grandes régions du Plateau suisse, que l'on peut qualifier de zones calmes: les zones calmes occidentale, centrale et orientale.

La zone calme orientale s'étend le long des Préalpes, d'Appenzell à l'Oberland zurichois en passant par le Toggenburg. Elle formait un des noyaux de la pré-industrialisation et est jusqu'à ce jour étroitement liée au réseau de villes de Suisse orientale.

La zone calme centrale se situe sur le Plateau central autour du Napf. Elle réunit quatre régions très différentes, orientées principalement vers l'agriculture et fortement introverties: l'Emmental, la Haute Argovie, l'Entlebuch et l'arrière-pays lucernois. La zone calme centrale est structurée du nord au sud par une forte ligne de séparation: la frontière qui sépare le canton de Berne protestant et le canton de Lucerne catholique. Elle correspond à la ligne Brunig-Napf-Reuss, une vieille séparation culturelle entre la Suisse orientale et la Suisse occidentale, encore active au milieu du XX<sup>e</sup> siècle dans la tradition populaire (cf. WEISS 1947). La zone calme centrale est orientée vers trois réseaux de

villes et en même temps les sépare: la couronne de villes autour de Berne, le réseau de villes Aarau-Olten et le réseau de villes de la Suisse centrale.

La zone calme occidentale est également parcourue par des frontières cantonales et confessionnelles; elle englobe deux régions aux caractères très différents: le Gros-de-Vaud, ondoyant et résolument orienté vers l'agriculture et les Préalpes fribourgeoises, pays de pâturages et de collines. La zone calme occidentale est certes située au sud du Röstigraben, qui sépare la Suisse francophone et la Suisse germanophone, mais du point de vue urbanistique, elle forme tout de même une zone de séparation essentiellement plus importante, qui délimite la couronne de villes autour de Berne et le bassin lémanique.

Ces trois zones calmes ne forment donc pas des territoires homogènes. Chaque zone est composée de régions distinctes qui forment une unité sur le plan de la structure mais pas sur le plan de l'identité ou de l'histoire. Par conséquent, toutes les zones calmes sont parcourues par des frontières cantonales, culturelles et confessionnelles, encore vives aujourd'hui.

Les trois zones calmes du Plateau sont d'une importance capitale pour la structure de l'ensemble de la Suisse urbaine: elles interrompent l'axe urbanisé; elles font office de verrou ou de tampon entre les territoires fortement urbanisés et structurent ainsi le Plateau. Elles créent une distance entre les grands centres, délimitent les réseaux de villes et les régions métropolitaines entre eux. L'existence de ces zones calmes contredit l'idée souvent exprimée, selon laquelle le Plateau ne serait qu'une seule et unique ville ou une seule et unique bande urbanisée continue qui s'étendrait du lac de Constance jusqu'au lac Léman.

Hormis les trois territoires du Plateau, le Jura suisse remplit également plusieurs critères relatifs aux zones calmes. Il est relativement éloigné des grands centres et sa structure paysagère est marquée par l'agriculture. Parallèlement, il montre également des différences très nettes: il est composé de plusieurs

peti  
triel  
déra  
cepe  
au r  
notr  
comi  
type

Plate  
des t  
forte  
Aujo  
certa  
territ  
phiqu  
urbai  
de plu  
rente  
du pa

chang  
grâce  
géogr.  
présér  
sinaie  
raux fi  
isolées  
une so  
tement  
des zor  
qui ont  
tacts to  
îlots de  
tent un

Les «a  
Les alpi  
gne, ne

ne de villes  
Olten et le

ment par-  
sionnelles;  
différents:  
rient vers  
pays de pâ-  
tale est cer-  
e la Suisse  
is du point  
e une zone  
nte, qui dé-  
et le bassin

onc pas des  
mposée de  
sur le plan  
ntité ou de  
alms sont  
lurelles et

sont d'une  
'ensemble  
e urbanisé;  
entre les  
ent ainsi le  
les grands  
les régions  
: ces zones  
; selon la-  
nique ville  
ntinue qui  
: Léman.

eau, le Jura  
res relatifs  
des grands  
urquée par  
également  
e plusieurs

petites et moyennes villes et la longue tradition indus-  
trielle, qui a permis d'atteindre une prospérité consi-  
dérable, est toujours fortement présente. Il existe  
cependant dans certaines régions une tendance nette  
au ralentissement et aux phénomènes de friche. Dans  
notre recherche typologique, le Jura apparaît donc  
comme un cas spécial pouvant également justifier d'un  
type d'urbanisation particulier.

Contrairement au Jura, les zones calmes du  
Plateau étaient encore jusque dans les années septante,  
des territoires affaiblis. Elles ont été marquées par une  
forte migration de la population vers les grands centres.  
Aujourd'hui, le processus est partiellement inversé:  
certaines parties des zones calmes sont devenues les  
territoires affichant la plus forte croissance démogra-  
phique de Suisse. C'est là que les zones périphériques  
urbaines rejoignent la campagne. L'urbain est présent  
de plusieurs façons et recouvre les zones calmes appa-  
rantes de divers réseaux, qui s'accaparent la générosité  
du paysage pour le transformer aussitôt.

Les zones calmes n'ont cependant pas vécu les  
changements les plus graves depuis l'intérieur, mais  
grâce à la transformation complète de leur situation  
géographique: il y a cinquante ans, le territoire rural  
présentait encore la toile de fond devant lequel se des-  
sinaient les centres urbains, les derniers territoires ru-  
raux forment aujourd'hui un archipel de petites îles  
isolées, qui commencent à ressembler de plus en plus à  
une sorte de parc dans la topographie urbaine. C'est juste-  
ment dans cette particularité que se trouve le potentiel  
des zones calmes: ce sont les seuls et uniques territoires  
qui ont encore conservé des paysages plus ou moins in-  
tacts tout en étant relativement proches des centres. Ces  
îlots de verdure font partie de l'espace urbain, et revê-  
tent une importante signification au sein de la Suisse.

#### Les «alpine resorts»

Les alpine resorts sont des territoires situés en monta-  
gne, ne faisant pas partie des réseaux de villes ou des

régions métropolitaines et n'ayant pas d'autre fonction  
économique importante que celle du tourisme.

Les alpine resorts sont des surfaces urbaines  
temporaires et polycentriques destinées aux loisirs.  
L'intensité et le caractère de leurs réseaux sont cycliques.  
Durant la courte haute saison, les réseaux ont un carac-  
tère national voire international, durant la saison inter-  
médiaire, avant tout local et régional. Les caractéristi-  
ques essentielles des alpine resorts sont une bonne  
accessibilité, un système de transport interne perfor-  
mant étendu et une infrastructure de très haut standing,  
n'ayant plus rien à envier à celle des villes.

Les frontières des alpine resorts sont peu perméa-  
bles. Les frontières extérieures sont en règle générale  
déterminées par la topographie: la forte compartimen-  
tation des alpine resorts leur confère une structure  
insulaire marquée. Même si les domaines skiables des  
différentes stations se chevauchent, cela n'influence que  
le comportement des usagers. Lorsque la neige est fon-  
due et que les remontées mécaniques sont stoppées, la  
topographie apparaît à nouveau comme un facteur de  
délimitation. Les resorts montrent ainsi toujours un  
caractère de monde à part, même si elles sont fortement  
intégrées dans des réseaux urbains. En raison des struc-  
tures d'activité particulières, les différences sont égale-  
ment cycliques. Durant la haute saison, les alpine resorts  
sont des lieux où deux mondes différents s'affrontent,  
le monde local et le monde global. Il en ressort une cul-  
ture propre, qui se superpose à la culture alpine en y  
ajoutant des éléments urbains. La séparation typique  
entre habitants locaux et visiteurs limite toutefois les  
effets de cette forte hétérogénéité sociale. Le fait que la  
vie des alpine resorts soit limitée aux loisirs entraîne un  
processus d'homogénéisation. Durant la période de  
latence qu'est la saison intermédiaire, la plupart des  
alpine resorts retrouvent leur quiétude et s'apparentent  
à ce moment-là aux zones calmes.

Les villes temporaires. Les territoires touristiques sont  
un vieux phénomène urbain. L'histoire du tourisme

alpin s'apparente sous plusieurs aspects à la colonisation urbaine, qui aurait tout de même gardé des éléments essentiels de la culture alpine. La culture urbaine se superposait à la culture alpine.

La mutation des anciens lieux touristiques en alpine resorts est survenue par étape, conjointement aux modifications survenues dans la culture touristique. Depuis le début du tourisme alpin au XX<sup>e</sup> siècle, la découverte de la nature sous ses formes les plus diverses est ce qui a motivé l'attrait pour la montagne. Le tourisme de masse, survenu dans l'espace alpin pour la saison estivale dès le milieu des années cinquante et pour la saison hivernale dix ans plus tard, était également fortement motivé par l'attrait de la nature et particulièrement par la culture alpine locale. Peu à peu les pratiques d'appropriation se sont transformées pour aboutir à une disanciation toujours plus grande des conditions incalculables de la nature. La montagne est devenue un outil de loisirs et de sport, les particularités des lieux ont été reléguées à l'arrière-plan.

Des l'instant où la nature n'est plus vécue en opposition à la ville et les promenades en montagne perdent leur caractère compensatoire, les territoires touristiques deviennent parties intégrantes de la culture urbaine quotidienne. Les alpine resorts amplifient ce développement en prévoyant leurs infrastructures et leurs programmes selon les nouvelles réalités. C'est pourquoi le terme de «resort» sert de délimitation explicite aux anciennes formes d'implantation touristique.

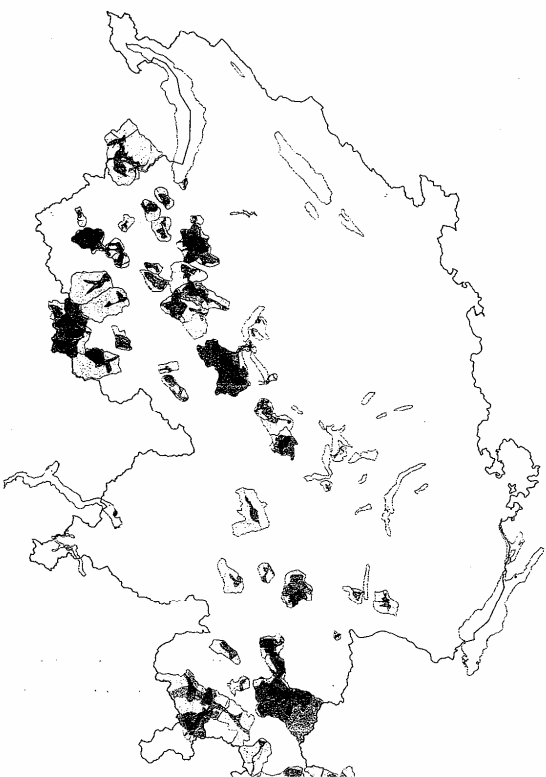
Aujourd'hui, les alpine resorts ont tout de même gardé une particularité principale, qui se distingue de toute autre forme d'urbanisation : leur rythme marqué. Le quotidien suit un calendrier clairement structuré : une ou deux fois par année, les resorts se remplissent pour quelques semaines d'une population dense jusqu'à ressembler à des lieux métropolitains. La saison estivale voit plutôt arriver une population nationale et des visiteurs d'un certain âge, alors que la saison hivernale, la saison la plus importante, prend des allures nettement plus internationales. Non seulement le nom-

bre des habitants mais encore le mode de vie organisé, confère aux alpine resorts un caractère urbain noble. Lorsqu'une alpine resort est fortement imprégnée par ce caractère urbain, tel Davos lors du Forum économique mondial, elle peut même se transformer temporairement en ville mondiale.

Les «top-resorts» et les vieilles régions industrielles. L'enfermement topographique des alpine resorts leur confère un fort caractère insulaire. Sur une carte géographique, elles apparaissent comme des taches parsemées, distribuées de manière irrégulière sur tout l'espace alpin. En raison de l'attrait touristique qu'elles suscitent, trois grandes régions à forte densité de resorts et munies d'un modèle complexe de réseaux régionaux se sont formées dans les zones de haute montagne : la partie orientale des Grisons avec Klosters-Davos et la Haute-Engadine, l'Oberland bernois et le sud du Valais.

Comparativement aux pays voisins, le tourisme alpin suisse n'est pas seulement apparu plus tôt mais il s'est aussi distingué dès le début par son caractère international (Watzung 2003). Il semblerait cependant que la période de gloire appartienne au passé. La plupart des stations alpines suisses accusent depuis les années quatre-vingt une régression lente et continue. Le nombre de nuitées et celui des places de travail est en diminution sur la quasi-totalité des stations.

Les alpine resorts subissent des pressions de toute part : d'une part, les conséquences de l'urbanisation globale se font nettement ressentir. La construction massive des moyens de transport et la chute dramatique des prix des billets d'avion ont élargi la concurrence aux destinations plus lointaines. En raison de la position forte du franc suisse et du niveau élevé des prix du marché intérieur, les vacances en Suisse deviennent un produit de luxe pour les touristes internationaux. D'autre part, l'hétérogénéité de la société et la diversité des styles de vie entraînent une diversification de nettement plus internationale. Non seulement le nom-



«Alpine resorts»

le genre ou le lieu de vacances. Autrefois, passer des vacances de ski était une évidence en Suisse et elles représentaient en même temps les revenus principaux pour la plupart des resorts. Aujourd'hui cette évidence n'est plus aussi forte.

Le changement de climat global a plongé les stations de basse altitude dans une situation d'insécurité en ce qui concerne l'enneigement et provoqué une perte de rendement proportionnelle. De plus, les banques ont commencé, dans les années nonante, à allouer des crédits de manière sélective. Actuellement il est presque impossible d'investir dans l'infrastructure de plusieurs petites stations qui se retrouvent par conséquent au bord de l'étranglement. L'hôtellerie, les téléphériques et les remonte-pentes de certains domaines tournent à perte. Des réparations ou des rénovations plus conséquentes peuvent provoquer la fermeture d'un hôtel voire même d'un petit domaine skiable. Le tourisme partage un sort semblable à beaucoup d'autres produits de qualité suisses. Plusieurs resorts, en particulier les resorts en basse altitude commencent à prendre certaines allures de vieilles régions industrielles.

L'alternative choisie pour sortir de cette crise insidieuse est celle de la spécialisation ciblée sur un segment de clientèle et des offres spécifiques. Il n'est plus possible aujourd'hui de classer la variété actuelle des alpine resorts sous les catégories de stations de luxe pour mondains ou de stations familiales simples. La production d'un profil touristique qui implique également un label ciblé spécifique nécessite un capital élevé et conduit par conséquent au renforcement du processus de concentration.

Les alpine resorts sont certes considérés comme une catégorie en soi, elles forment cependant un groupe de régions hautement hétérogène. Alors que des resorts tels que St. Moritz, Davos, Zermatt ou Grindelwald ont pris des allures de centres globaux spécialisés, les stations telles que Andermatt ou la vallée vaissanne et Obervergins font déjà partie des friches alpines.

## 216 - Une typologie de la Suisse urbaine

### Friches alpines

Les friches alpines sont des zones en déclin et en processus de lent affaiblissement. Elles ont pour caractéristique commune une émigration continue. Elles comprennent les territoires alpins qui ne sont pas reliés par un réseau de villes à l'économie urbaine et ceux qui n'ont pas pu mettre sur pied une industrie touristique propre. L'effet d'aspiration exercé par le réseau urbain sur ces territoires a déclenché une dynamique négative et leur absorbe toujours plus d'énergie.

Les réseaux des friches alpines sont avant tout locaux. Un grand nombre de territoires sont fortement marqués par des activités locales et par l'agriculture. L'enfermement topographique empêche ou complique une large extension des réseaux; de plus, les distances jusqu'aux prochains centres sont souvent trop grandes. Même si ces territoires sont reliés aux grands centres par une autoroute, ils n'en restent pas moins périphériques: ce sont moins les connexions au monde urbain que la présence physique même de l'urbain qui fait défaut.

Les frontières des friches alpines sont fortement déterminées par la topographie. Elles sont moins perméables et ne disposent que d'un potentiel limité. Leur fonctionnement est similaire à celui des zones calmes: elles séparent ou retiennent des territoires de même nature. Le territoire des friches alpines ne se limite pas seulement aux fonds des vallées mais inclut également l'arrière-plan, les moyens et les Alpes, les lacs de barrage et les chaînes de montagne.

Les différences ne sont la plupart du temps que faiblement marquées et le phénomène de migration a plutôt tendance à les rendre encore moins importantes. L'aspect qualitatif de la migration pèse plus lourd que l'aspect quantitatif, puisque c'est principalement la partie de la population ayant acquis une bonne formation qui migre dans les centres. La perte des places de travail est une des causes importantes de la diminution de la diversité professionnelle. Les différences restent donc petites et le spectre d'un déploiement futur limité.



Friches alpines

Les friches alpines souffrent en grande partie du manque de perspective.

**Les zones d'artificialisation.** L'émigration dans les Alpes est un vieux phénomène. Elle a débuté dans les vallées tessinoises au début du XX<sup>e</sup> siècle et provoqué le déclin économique des villages et des mayens. Dans l'ensemble de l'espace alpin européen, environ un cinquième de toutes les communes a enregistré, entre 1870 et 2000, un recul démographique constant (BÄTZING 2003).

C'est pourquoi les territoires d'émigration dans les Alpes font depuis longtemps l'objet de recherches scientifiques. Les standardisations des communes les plus récentes ne livrent pas une image homogène des régions montagneuses suisses. La variation se joue d'une part au niveau de l'évolution de la migration (BÄTZING 2003) et d'autre part au niveau des caractéristiques structurelles et économiques (SCHULER, PERLIK, PASCHER 2004).

La superposition et la généralisation comme nous l'avions conçue dans notre typologie, révèle une image étonnamment précise: bien que le terme de «régions en marge», souvent utilisé pour qualifier les régions alpines, soit le plus approchant, ces territoires ne sont pas situés en marge de la Suisse et ne sont pas disposés comme un patchwork sur l'espace alpin. A côté des versants isolés et mal viabilisés, il existe aussi des territoires situés sur les grands axes de transit. Il est vrai cependant qu'il s'est formé une grande zone en friche au centre géographique et mythologique de la Suisse, autour du Gothard. Zone que nous avons appelée «friche centrale». Elle s'étend de Surselva aux Grisons jusqu'à Obergegn en Valais et des bords de la région métropolitaine de Zurich jusqu'aux contreforts de la région métropolitaine de Milan.

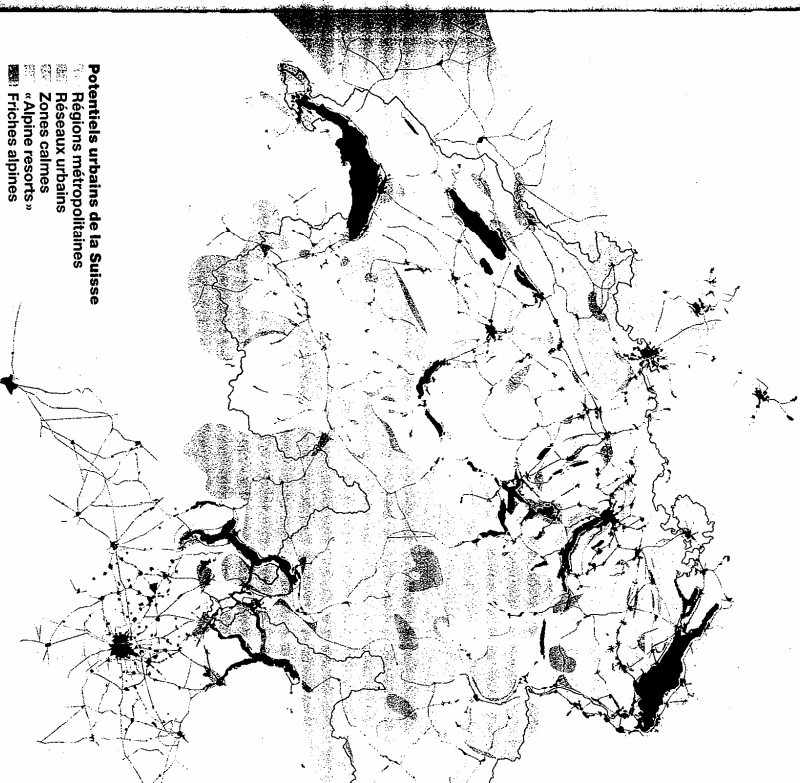
La situation géographique de ce territoire souligne deux caractéristiques essentielles des friches alpines en Suisse: le manque d'attractivité touristique et un éloignement des grands centres urbains.

218 – Une typologie de la Suisse urbaine

Contrairement aux toiles montagneuses des resorts, il existe dans les friches alpines peu de territoires aménagés pour le ski ou pour le Trendsport (sport en vogue). Elles n'ont pas le glamour du Matterhorn ou de la Jungfrau, même si on y trouve des paysages d'une beauté exceptionnelle. Elles incitent à un genre touristique plutôt calme et traditionnel et attirent plutôt des randonneurs et des alpinistes. Ce genre de tourisme respecte pleinement la nature et l'environnement, mais reste cependant trop peu valorisé pour permettre d'assurer un revenu à un grand nombre de personnes. Le passage des friches alpines aux resorts et investissements semble donc flou. D'une part, les ressources paysagères peuvent être utilisées pour l'élaboration d'un nouveau projet touristique. D'autre part, plusieurs resorts sont susceptibles de finir en friche si elles n'arrivent pas à renouveler et à développer leur assise touristique.

La deuxième caractéristique importante est celle de l'éloignement des grands centres. Les friches alpines ne sont certainement pas isolées du monde urbain, puisque les réseaux urbains se sont depuis longtemps infiltrés jusque dans les plus petites vallées reculées. Elles restent cependant distantes des centres et de la diversité de leurs offres de travail, de consommation et de culture. C'est pourquoi les friches alpines sont les seuls territoires de Suisse à être véritablement aspirés par la force du processus d'urbanisation plutôt que d'en subir la pression. On trouve toutefois des formes de périurbanisation principalement sur les terrasses ensoleillées qui surplombent la fin des vallées. Les vallées plus reculées sont dans le meilleur des cas considérées par les centres comme des espaces temporaires de retrait.

La situation économique en pâtit de manière inquiétante. Les friches alpines ne profitent ainsi presque pas des impulsions économiques des centres. La concentration grandissante des prestations de service des entreprises dans les grands centres, ressource principale du processus complexe de production, limite la structure économique à des domaines à



moindre valeur ajoutée. Le déclin de l'industrie classique dans les plus grandes vallées alpines aggrave encore la situation. Les activités économiques des friches alpines se voient considérablement réduites aux activités agricoles et locales.

A l'affaiblissement économique vient souvent s'ajouter la détérioration des infrastructures locales. Certains territoires ont dû fermer leurs magasins et leur école. L'approvisionnement médical est également difficile à garantir. Ces déficits sont de moins en moins compensés par la solidarité des communes villageoises.

**Un changement de paradigme.** En raison de la faible situation économique, la plupart des friches alpines reçoivent différentes sortes de prestations financières et de subventions. Les subventions à allouer aux exploitations montagnardes sont actuellement au cœur des débats, mais ne représentent cependant qu'une petite partie de l'ensemble des transferts. Mis à part les contributions à l'infrastructure, les différentes mesures de protection pour la sécurité des villages et pour l'infrastructure des voies de communication contre les dangers naturels sont considérables.

Toutes ces aides apportées ouvertement ou de manière tacite sont restées longtemps incontestées. Comparativement à d'autres territoires alpins, notamment en France ou en Italie, les régions de montagne en Suisse ont bénéficié, depuis les années septante, d'un large encouragement financier. Si le déclin des friches alpines a pu être ralenti, il n'a cependant pas pu être stoppé. En raison de la dérégulation accrue et de la pression grandissante exercées par la vérité des coûts et de la rentabilisation, les friches alpines sont aujourd'hui plus que jamais sous pression. Le recul d'une politique agricole et d'infrastructure qui couvre la totalité du territoire reflète une nouvelle appréhension nationale de l'espace: le renoncement progressif à la doctrine d'une relative « justice spatiale ». Les friches alpines sont les seuls territoires suisses pour lesquels le modèle d'urbanisation actuel n'entrevoit aucune

perspective. Ce sont les « arrières-cours » oubliées de la Suisse urbaine.

Le terme provocant de « friche alpine » laisse entendre ici une situation problématique mais également un potentiel. Il montre clairement que le modèle traditionnel qui vise à défendre leur existence n'ouvre plus aucune perspective pour ces territoires. Si ce terme montre une certaine ouverture, ce n'est que pour envisager de nouvelles stratégies différenciées de développement. Une politique de retrait ou de laisser-faire pourrait avoir des conséquences fatales: si les friches alpines deviennent une décharge urbaine, elles perdent irrémédiablement leur éventuel potentiel pour les générations futures.

#### **Les différences: un potentiel urbain**

Le portrait urbanistique démontre que la Suisse est bien plus urbaine qu'elle veut bien le croire. Même si le mythe d'une Suisse rurale est défendu avec acharnement, et si l'opposition « ville-campagne » persiste jusque dans les discussions sur l'aménagement et les études scientifiques, la Suisse est aujourd'hui un espace urbanisé sur l'ensemble de son territoire, sur lequel une diversité de réseaux économiques, sociaux et culturels se sont développés. Cet espace est devenu une sorte de supermarché, proposant les offres les plus avantageuses en matière de lieux, d'événements et d'installations à ceux qui en ont les moyens financiers et la mobilité. Il leur permet ainsi de se construire leurs propres réseaux quotidiens.

Cet espace urbain n'est pourtant absolument pas uniforme ni homogène. Il est au contraire plus diversifié qu'on le dit. Même si tous les territoires devaient être entraînés dans le processus d'urbanisation et transformés, ils montreraient tous des formes, des caractéristiques et des problématiques différentes. Si on schématise les cinq types d'urbanisation, on aperçoit quelques traits dominants des processus actuels et une problématique principale: de nouveaux espaces



bliées de la

ne» laisse  
nais égale-  
le modèle  
ce n'ouvre  
Si ce terme  
pour envi-  
le dévelop-  
siser-faire  
les friches  
les perdent  
pour les

isse est bien  
Même si le  
c acharne-  
» persiste  
ment et les  
un espace  
r lequel une  
et culturels  
me sorte de  
avantageuses  
tallations à  
mobilité. Il  
res réseaux

bsolument  
traire plus  
territoires  
d'urbanisa-  
des formes,  
différentes.  
on, on aper-  
actuels et  
aux espaces

urbains régionaux se développent et se distinguent de plus en plus sur le plan économique, social et quotidien. Ils ont une dynamique et une rapidité de développement différentes et leurs différences ont tendance à se renforcer. C'est justement dans cette dynamique que réside le potentiel urbain de la Suisse.

Parallèlement, les nombreux intérêts régionaux et locaux ainsi que les conflits, continuent de jouer un rôle prépondérant. Les espaces urbains sont partagés non seulement par des frontières nationales, cantonales et communales, mais également par des frontières linguistiques, confessionnelles et culturelles qui les morcellent en territoires extrêmement petits. Les nouvelles différenciations urbaines, qui se sont développées ces dernières années, ne suivent pourtant justement pas cette orientation traditionnelle, mais se superposent avec un nouveau modèle. Il ressort de ces deux ordres une diversité de superpositions et d'interférences.

Ce développement est diamétralement opposé à l'idée entretenue depuis des décennies d'une Suisse « systématiquement » mise en réseau. C'est pourquoi la stratégie de l'égalité jusqu'à ce jour dominante, se brise aujourd'hui contre la réalité urbaine. La diversité fédéraliste a certes de grandes qualités mais elle masque les nouvelles réalités urbaines. Elle empêche ainsi de reconnaître les potentiels inhérents à ces différences. Les éléments pour une Suisse urbaine existent bel et bien, mais ils ne sont pas exploités à fond. Au contraire, on essaie par tous les moyens de séparer les différences, de les délimiter et de les domestiquer.

Les représentations cartographiques ne sont jamais anodines. Elles sont des représentations de l'espace; elles ont pour but de structurer la réalité et également de l'influencer. Comme dans toute représentation de l'espace, ce portrait de la Suisse urbaine comprend également des composantes normatives. Il part du point de vue que l'urbain, la différence, est un facteur productif, un potentiel. La topographie urbaine, telle qu'elle apparaît sur les cartes, peut également être lue comme une analyse des potentiels urbains.

On peut en déduire une stratégie urbaine basée sur la reconnaissance des différences, leur assise et leur maturation. Une telle stratégie signifierait qu'il ne faut plus traiter de la même manière tous les territoires suisses mais au contraire renforcer les différences au lieu de les niveler et développer ainsi dans chaque territoire les diverses qualités et situations urbaines.

La mise en application d'une telle stratégie ne peut avoir lieu que dans une prise en compte publique. C'est pourquoi le portrait urbanistique renonce consciemment aux propositions et mesures concrètes qui finiraient à nouveau instantanément hachées menues dans le travail de précision des politiciens. Il s'agit d'un portrait, d'une image possible d'une Suisse urbaine différenciée. Ni plus, ni moins.

## Bibliographie

- Association Métropole Suisse** (2002): Charte pour l'avenir d'une Suisse urbaine. Zürich.
- Aydalet, Philippe / Garnier, Alain** (1985): Périurbanisation et suburbanisation: des concepts à définir. Dans: DISP 80-81, p. 53-55.
- Bätzing, Werner** (2003): Die Alpen. Geschichte und Zukunft einer europäischen Kulturlandschaft. 2. Fassung. Beck, München.
- Bassand, M. / Poschet, L. / Wust, S.** (2004): Métropole lémanique. La métropolisation de l'Arc lémanique. Dans: A. Eisinger, M. Schneider: Stadtland Schweiz. Avenir Suisse, Birkhäuser, Basel, p. 117-151.
- Bassand, Michel / Schuler, Martin** (1985): «La Suisse, une métropole mondiale?». Rapport de recherche 54, IREC, EPFL Lausanne.
- Behrendt, Heiko / Kruse, Christian** (2001): Die Europäische Metropolregion Zürich – die Entstehung des subpolitischen Raumes. Dans: Geographica Helvetica 56, 3, p. 202-213.
- Bertrand, Isabelle / Robert, Bernard** (Ed.) (1991): En Europe, des villes en réseaux. Du mythe à la réalité: les réseaux de ville comme outils d'aménagement du territoire. DATAR, Ministère de la ville et de l'aménagement du territoire, La Documentation française, Paris.
- Blotevogel, Hans H.** (2001): Die Metropolregionen in der Raumordnungspolitik Deutschlands – ein neues strategisches Raumbild? Dans: Geographica Helvetica 56, 3, p. 157-186.
- Burckhardt, Lucius / Frisch, Max / Kutter, Markus** (1955): achtung: die Schweiz. Ein Gespräch über unsere Lage und ein Vorschlag zur Tat. Basler politische Schriften 2, Verlag Felix Handschin, Basel.
- Carol, Hans / Werner, Max** (1949): Städte – wie wir sie wünschen. Ein Vorschlag zur Gestaltung schweizerischer Grossstadt-Gebiete, dargestellt am Beispiel von Stadt und Kanton Zürich. Arbeitsgruppe für Landesplanung der Akademischen Studiengruppe Zürich, Regio-Verlag, Zürich.
- Christaller, Walter** (1933): Die zentralen Orte in Süd-deutschland. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Jena.
- Conseil fédéral** (1996): Rapport sur les Grandes lignes de l'organisation du territoire suisse. Conseil fédéral suisse, Berne.
- Conseil fédéral** (2001): Politique des agglomérations de la Confédération. Rapport du Conseil fédéral suisse, Berne.
- Crevoisier, Olivier / Camagni, Roberto** (Ed.) (2000): Les milieux urbains: innovation, systèmes de production et ancrage. IRER, EDES, Neuchâtel.
- Crevoisier, Olivier / Corpataux, José / Thierstein, Alain** (2001): Intégration monétaire et régions: des gagnants et des perdants. L'Harmattan, Paris.
- Dümmli, Patrick et al.** (2004): Standorte der innovativen Schweiz. Räumliche Veränderungsprozesse von High-Tech und Finanzdienstleistungen. Office fédéral de la statistique, Neuchâtel.
- Egli, Ernst et al.** (1961): die neue stadt. Eine Studie für das Furtal, Zürich. Verlag Bauen + Wohnen, Zürich.
- Eisinger, Angelus** (2003): Synthese. Herausforderungen und Entwicklungsperspektiven für das Stadtland Schweiz. Dans: A. Eisinger, M. Schneider: Stadtland Schweiz. Avenir Suisse, Birkhäuser, Basel, Boston, Berlin, p. 382-399.
- Eisinger, Angelus / Schneider, Michael** (Ed.) (2003): Stadtland Schweiz. Untersuchungen und Fallstudien zur räumlichen Struktur und Entwicklung in der Schweiz. Avenir Suisse, Birkhäuser, Basel, Boston, Berlin.
- Favez, Jean-Claude** (éd.) (1983): Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses. Ouvrage conçu et réalisé sous les auspices scientifiques du «Comité pour une nouvelle histoire de la Suisse». Tome 2. Payot, Lausanne.
- Fishman, Robert** (1991): Die befreite Megalopolis. Amerikas neue Städte. Dans: Arch+ 109/110, p. 73-83.
- Frey, René** (1996): Stadt: Lebens- und Wirtschaftsraum. Eine ökonomische Analyse. vdf, ETH Zürich.
- Friedmann, John** (1995): Ein Jahrzehnt der World City-Forschung. Dans: H. Hitz et al.: Capitales Fatales: Urbanisierung und Politik in den Finanzmetropolen Frankfurt und Zürich. Rotpunktverlag, Zürich, p. 22-44.
- Friedmann, John / Wolff, Goetz** (1982): World City Formation: An Agenda for Research and Action. Dans: International Journal of Urban and Regional Research, 6/1, p. 309-344.
- Garnier, Alain** (1985): Une région périurbaine suisse: Le Gros-de-Vaud. Dans: DISP 80-81, p. 77-83.
- Garreau, Joel** (1991): Edge City. Life on the New Frontier. Doubleday, New York.
- Hermann, Michael / Leuthold, Heiri** (2003): Atlas der politischen Landschaften. Ein weltanschauliches Porträt der Schweiz. vdf, ETH Zürich.
- Hitz, Hansruedi / Schmid, Christian / Wolff, Richard** (1995a): Zur Dialektik der Metropole: Headquarter Economy und urbane Bewegungen. Dans: H. Hitz et al.: Capitales Fatales: Urbanisierung und Politik in den Finanzmetropolen Frankfurt und Zürich. Rotpunktverlag, Zürich, p. 137-156.
- Hitz, Hansruedi / Schmid, Christian / Wolff, Richard** (1995b): Boom, Konflikt und Krise – Zürichs Entwicklung zur Weltmetropole.

**erstein, Alain**  
les gagnants

der  
ungsprozesse  
n.

ie Studie für  
n, Zürich.  
isforderungen  
dtland  
Stadtland  
Boston,

ed.) (2003):  
allstudien zur  
er Schweiz.  
Berlin.  
e histoire de  
t réalisé sous  
r une nouvelle  
anne.  
alopolis.  
10, p. 73–83.  
tschafts  
t Zürich.  
r World City-  
fatales:  
tropolitan  
ich, p. 22–44.  
ord City  
ction.  
regional

ine suisse:  
-83.  
New Frontier.

l): Atlas der  
uliches

f, Richard  
lquarier

anisierung  
furt und

f, Richard

Dans: H. Hitz et al.: *Capitales Fatales: Urbanisierung und Politik in den Finanzmetropolen Frankfurt und Zürich*. Rotpunktverlag, Zürich 1995, p. 208–282.

**Koolhaas, Rem** (1995): *The Generic City*. Dans: S, M, L, XL, Rotterdam.

**Lefebvre, Henri** (1968): *Le droit à la ville*. Anthropos, Paris.

**Lefebvre, Henri** (1970): *La révolution urbaine*. Gallimard, Paris.

**Lefebvre, Henri** (1972): *Die Revolution der Städte*. List, München.

**Lefebvre, Henri** (1974): *La production de l'espace*. Anthropos, Paris.

**Leresche, Jean-Philippe / Joye, Dominique / Bassand, Michel** (Ed.) (1995): *Métropolisations: Interdépendances mondiales et implications lémaniques*. Éditions Georg, Genève.

**Lipietz, Alain** (1984): *Accumulation, crises et sorties de crise: quelques réflexions méthodologiques*. cepremap 8409.

**Lipietz, Alain** (1996): *La société en sablier*. Le partage du travail contre la déchirure sociale. La Découverte, Paris.

**Lüscher, Rudolf M. / Makropoulos, Michael** (1984): *Vermutungen zu den Jugendrevolten 1980/81, vor allem zu denen in der Schweiz*. Dans: R. Lüscher: *Einbruch in den gewöhnlichen Ablauf der Ereignisse*. Limmat Verlag, Zürich, p. 123–139.

**Meili, Armin** (1941): *Landesplanung in der Schweiz*. Tirage à part de *Neue Zürcher Zeitung*, Zürich.

**Meili, Armin** (1944): *Zürich – Heute und Morgen: Wille oder Zufall in der baulichen Gestaltung*. Tirage à part de *Neue Zürcher Zeitung*, Zürich.

**NRP** (2003): *Neue Regionalpolitik (NRP): Schlussbericht. Expertenkommission «Überprüfung und Neukonzeption der Regionalpolitik»*, Zürich.

**Office fédéral de l'aménagement du territoire** (1995): *Grandes lignes du développement souhaité*, Berne.

**OFS** (2003): *Pendularité – Nouvelle définition des agglomérations*. Dossier. Office fédéral de la statistique, Berne.

**ORL** (1973): *Conceptions directrice d'aménagement du territoire national: version abrégée*. Institut pour l'Aménagement National, Régional et Local (ORL), EPF Zurich.

**Perlik, Manfred** (2001): *Alpenstädte. Zwischen Metropolisation und neuer Eigenständigkeit*. Geographica Bernensia, Berne.

**Rotach, Martin** (1973): *Raumplanerisches Leitbild der Schweiz, CK-73. Eine Grundlage für das Gespräch zwischen Bund und Kantonen*. Eidgenössisches Justiz- und Polizeidepartement, Berne.

**Roth, Ueli** (1980): *Chronik der Schweizerischen Landesplanung*. Suppl. DISP 56, Zürich.

**Sassen, Saskia** (1996): *La ville globale*. New York, Londres, Tokyo. Trad. de l'américain par Denis-Armand Canal, préf. de Sophie Body-Gendrot. Descartes, Paris.

**Sassen, Saskia** (1994): *Cities in a World Economy*. Pine Forge Press, Thousand Oaks, CA.

**Schmid, Christian** (2005): *Stadt, Raum und Gesellschaft – Henri Lefebvre und die Theorie der Produktion des Raumes*. Steiner, Stuttgart 2005.

**Schmid, Christian / Weiss, Daniel** (2004): *The New Metropolitan Mainstream*. Dans: INURA, R. Palosicia: *The Contested Metropolis. Six Cities at the Beginning of the 21st Century*. Birkhäuser, Basel, Boston, Berlin, p. 252–260.

**Schuler, Martin / Perlik, Manfred / Pasche, Non-urban**, campagne ou périphérie – où se trouve l'espace rural aujourd'hui? Analyse du développement de l'urbanisation et de l'économie en Suisse. Office fédéral du développement territorial (are), Berne.

**Scott, Allen J.** (1998): *Regions and the World Economy. The Coming Shape of Global Production, Competition, and Political Order*. Oxford University Press, Oxford.

**Sieverts, Thomas** (1997): *Zwischenstadt. Zwischen Ort und Welt, Raum und Zeit, Stadt und Land*. Bauwelt Fundamente 118, Birkhäuser, Basel, Boston, Berlin.

**Smith, Neil** (1996): *The New Urban Frontier. Gentrification and the Revanchist City*. Routledge, London / New York.

**Soja, Edward W.** (1992): *Inside Exopolis: Scenes from Orange County*. Dans: M. Sorkin: *Variations on a Theme Park*. The Noonday Press, New York, p. 94–122.

**Storper, Michael** (1997): *The Regional World. Territorial Development in a Global Economy*. Guilford, New York / London.

**Veltz, Pierre** (1996): *Mondialisation, villes et territoires. L'économie d'archipel*. Presses Universitaires de France, Paris.

**Walter, François** (1994): *La Suisse urbaine 1750–1950*. Éditions Zoé, Genève.

**Weiss, Richard** (1947): *Die Brünig-Napf-Reuss-Linie als Kulturgrenze zwischen Ost- und Westschweiz auf volkskundlichen Karten*. Dans: *Geographica Helvetica* 2, 3, p. 153–175.

**Wirth, Louis** (1938): *Urbanism as a Way of Life*. Dans: *The American Journal of Sociology*, 44/1, p. 1–24.